Illinois U Library

NUMÉRO 146

*France*
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMÉDIE-FRANÇAISE** 1953
SALLE RICHELIEU

**MARDI 7 JUILLET 1953**

Bureaux à 20 h. 30 — **SOIRÉE** — Rideau à 21 heures

***CRÉATION***

# LE CURÉ ESPAGNOL

Comédie en TROIS actes et CINQ tableaux
Adaptée par **M. ROGER-FERDINAND**
d'après **FLETCHER** et **MASSINGER**
Musique de M. Henri MARTELLI - Décors et Costumes de Mme Suzanne LALIQUE

**MM. Jean MEYER**, *le Curé Lopez* - **Jean PIAT**, *Arsénio*
**Jacques CHARON**, *le Sacristain Diégo* - **Henri ROLLAN**, *Bartolus*
**MARCO-BÉHAR**, *1er Paroissien* - **Jean-Louis JEMMA**, *Jamie*
**Roland ALEXANDRE**, *Léandro* - **Teddy BILIS**, *3e Paroissien*
**Gilbert GUIRAUD**, *Milanes* - **Jean-Louis LE GOFF**, *2e Paroissien*
**DRANCOURT**, *un Domestique* - **Charles MILLOT**, *4e Paroissien*
**Mmes Renée FAURE**, *Amaranta* - **Nelly VIGNON**, *Egla*

Mise en scène de M. Jean MEYER - Orchestre sous la direction de M. André JOLIVET

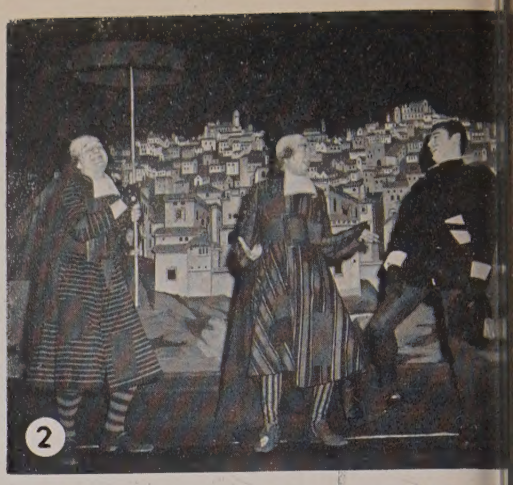
**LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 h. 30**

et une comédie en UN acte de ROGER-FERDINAND

## SIX HEURES, CHAUSSÉE D'ANTIN

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Jamie Léandro Milanès Arsénio



Diégo Lopez Léandro

Amaranta Bartolus

1 LEANDRO, *à Jamie. — Où est-elle ? Comm peut-on la joindre ?* (ACTE I.)

2 LOPEZ, *à Léandro. — Peut-être ai-je oubl Le mot est drôle.* (ACTE I.)

3 BARTOLUS. — *La fidélité d'une épouse s'achète pas à prix d'or. Elle nous acquise par la loi du mariage.* (ACTE II.)

4 BARTOLUS. — *La figure et le maintien Monsieur révèlent une grande honnêtet* (ACTE II.)

5 LÉANDRO. — *Où peut bien être sa chambre? Peut-être de ce côté ?* (ACTE II.)

Léandro Diégo Bartolus Lopez

Léandro

# LE CURÉ ESPAGNOL

Comédie en 3 actes et 5 tableaux
adaptée par ROGER-FERDINAND
d'après FLETCHER et MASSINGER

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 7 juillet 1953, à la COMEDIE-FRANÇAISE (salle Richelieu) dans des décors et costumes de SUZANNE LALIQUE et une mise en scène de JEAN MEYER.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by ROGER-FERDINAND.

Supplément au N° 407 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

## PERSONNAGES

**(par ordre d'entrée en scène)**

Léandro ..... *Roland ALEXANDRE*

Jamie ..... *Jean-Louis JEMMA*

Milanès ..... *Gilbert GUIRAUD*

Arsénio ..... *Jean PIAT*

Le Curé Lopez ..... *Jean MEYER*

Le Sacristain Diégo ..... *Jacques CHARON*

Bartolus ..... *Henri ROLLAN*

Amaranta ..... *Renée FAURE*

Egla ..... *Nelly VIGNON*

Paroissiens .
- ..... *MARCO-BEHAR*
- ..... *Jean-Louis LE GOFF*
- ..... *Teddy BILIS*
- ..... *Charles MILLOT*

Un domestique ..... *DRANCOURT*

# ACTE PREMIER

*Une rue à Cordoue. Trois jeunes seigneurs, Jamie, Milanès et Arsenio entourent Leandro.*

LEANDRO. — Vous l'avez vue ?

JAMIE. — Je l'ai aperçue.

LEANDRO. — Elle est grande ?

JAMIE. — Admirablement faite.

LEANDRO. — Blonde ?

JAMIE. — Comme vous les aimez, seigneur Leandro.

LEANDRO. — Elle est jeune ?

JAMIE. — Eclatante. Un teint de lys. Une taille de princesse. Des yeux de feu. Des mains...

LEANDRO, *ardent.* — Tout cela ?

JAMIE. — Une gorge...

LEANDRO. — Vous n'exagérez pas ?

JAMIE. — Une voix...

LEANDRO. — Elle chante ?

JAMIE. — Aussi.

LEANDRO, *extasié.* — C'est merveilleux...

ARSENIO, *qui intervient prosaïquement.* — Elle est forte ?

LEANDRO. — Qu'entendez-vous par là ?

ARSENIO. — Je me souviens d'une courtisane vénitienne rencontrée un soir à Florence. Ses rondeurs m'avaient enchanté.

LEANDRO. — N'allez pas comparer, Arsenio !

ARSENIO. — Malgré le goût que j'en avais au départ, je n'avais pas prévu cette cascade de surprises qui m'allaient être révélées pendant cette nuit entière... Ce sont là d'impérissables souvenirs.

MILANÈS. — Vous les aimez fortes ?

ARSENIO. — Pas débordantes, Milanès. *(Il a trouvé le mot juste:)* Grasses. Pas vous, seigneur Leandro ?

LEANDRO. — Moi, je les aime de toutes les manières, menues ou importantes, brunes ou blondes, pourvu qu'elles soient harmonieuses et me donnent la joie de les désirer.

MILANÈS. — Moi, j'aime les Françaises pour la fantaisie de leurs toilettes.

ARSENIO. — Et surtout pour la façon qu'elles ont de les quitter ! Ah ! cette nuit de Florence ! Et la journée qui a suivi ! Et la nuit qui lui succéda. Revivre cela !

JAMIE. — Point n'est besoin d'aller jusqu'à Florence alors qu'ici même, à Cordoue, nous avons les plus jolies femmes du monde et qu'entre les plus belles, celle dont je vous parlais, Leandro, n'a pas sa rivale dans toute l'Espagne...

LEANDRO, *enflammé.* — Où est-elle ? Comment peut-on la joindre ? Son adresse ? Son nom ? Où dois-je porter mes pas ? Où la guetter ? Où me cacher ? Où la surprendre et l'emporter ?... Je veux voir cette femme. Jamie, je vous en supplie, aidez-moi... Ou alors, il ne fallait rien dire.

JAMIE. — En effet, je regrette de vous avoir parlé.

LEANDRO. — Et pourquoi ?

JAMIE. — Parce que vous serez déçu, Leandro.

LEANDRO. — Comment pourrai-je l'être puisqu'elle est merveilleusement belle ?

JAMIE. — Pour un autre que vous.

LEANDRO. — Elle le sera pour moi.

JAMIE. — Elle ne le sera pas, j'en ai peur.

LEANDRO. — Cette femme sera à moi.

JAMIE. — A la condition de pouvoir l'approcher.

LEANDRO. — Mais toutes, on les approche !

JAMIE. — Pas Amaranta. On ne l'approche pas, Leandro.

LEANDRO. — Vous l'avez bien vue, vous ?

JAMIE. — Aperçue par hasard. Et pas seule. Elle n'est *jamais* seule.

LEANDRO. — J'inventerai le moyen.

JAMIE. — Vous ne le pourrez pas.

LEANDRO. — Ce serait la première fois.

JAMIE. — Ce le sera.

LEANDRO. — Vous croyez ?

JAMIE. — J'en suis sûr.

LEANDRO. — Je vous ferai mentir, Jamie.

JAMIE. — Je le voudrais, pour vous. Car parmi tant de succès que l'on vous prête justement, pas un ne vous a donné le plaisir et l'orgueil que vous pourriez tirer d'une telle conquête. N'y pensez plus.

LEANDRO. — Comment : « N'y pensez plus? ». Après ce que vous venez de dire ! Mais je ne pense qu'à elle. Mais je ne désire qu'elle par

dessus tout au monde. Mais déjà, je ne puis me passer d'elle... Amaranta !... Divine Amaranta !... Pure et glorieuse Amaranta ! Invisible et présente... Lumineusement présente... Déjà, je l'imagine !...

JAMIE. — Tenez-vous en là et ne vous échauffez pas.

ARSENIO, *dans un rêve.* — Cette nuit de Florence !...

JAMIE. — Calmez-vous, Arsenio !

LEANDRO. — La regarder ! Lui faire un signe. L'approcher ! Lui prendre la main. La lui baiser ! M'incliner devant elle ! Me jeter à ses pieds ! L'enlacer ! La caresser ! La prendre !... La garder ! Lui dire sans arrêt : « Je vous aime ».

ARSENIO. — Lui mentir ?

LEANDRO. — Non. Jamie. Lui dire la vérité.

MILANÈS. — Comme à toutes les autres ?

LEANDRO. — La même vérité. Seul change l'objet de l'amour. Et toutes sont prêtes à le croire, à la condition de savoir le leur dire...

ARSENIO. — Ou de leur donner des ducats.

LEANDRO. — Je ne parle pas des courtisanes italiennes qui savent se contenter de peu.

ARSENIO. — Peu de discours mais beaucoup de ducats.

LEANDRO. — Je parle des jolies femmes bien férues de vertu et de principes et de bonnes manières, qui ont de l'honneur le respect et du devoir le sens, de leurs charmes et de leur pouvoir l'orgueil, et le désir secret de cette trahison sans laquelle il n'y a pas d'amour. Toutes attendent qu'on leur dise : « Je vous aime » et pas une femme au monde — si elle est amoureuse — et si elle ne l'est pas, elle a envie de l'être, n'est insensible au compliment, au risque que l'on prend, au stratagème que l'on invente, à la conclusion qu'elle espère, en dépit de ses airs offensés, pour aiguiser et compliquer et raffiner le jeu. Jamie, l'adresse de cette femme ?

JAMIE. — Eh bien ! voilà pour vous calmer.

MILANÈS. — Vous en avez besoin, Leandro.

JAMIE. — Il s'agit d'une femme de naissance médiocre.

LEANDRO. — Le blason ne se porte pas au lit.

JAMIE. — Elle est mariée médiocrement.

LEANDRO. — Ne médisons pas des maris. Les plus médiocres sont nos meilleurs alliés.

JAMIE. — C'est une merveille, je vous l'ai dit. Mais comme une merveille on la garde.

LEANDRO. — Un homme ?

JAMIE. — Un vieil avocat chicanier, le plus terrible de Cordoue.

LEANDRO. — S'il est vieux, j'ai gagné.

JAMIE. — Affreusement jaloux.

LEANDRO. — Alors, il est perdu.

JAMIE. — Bartolus, il s'appelle.

MILANÈS. — Quoi ? Ce bandit qui m'a volé la meilleure part de mon patrimoine ?

JAMIE. — S'il vous a volé, c'est sûrement lui car le drôle m'a roulé pareillement.

MILANÈS. — Cet ami du curé Lopez qui lui rabat la clientèle pour toucher de sordides commissions ?

JAMIE. — En effet. Ils sont au plus mal ensemble bien qu'ils aient l'air au mieux. Seu la cupidité les unit.

LEANDRO. — Où habite ce fripon ?

JAMIE. — Le curé : ici dans ce misérab presbytère. L'autre, sur la place, à deux pas

LEANDRO. — Conduisez-moi !

JAMIE. — Ecoutez-moi bien, Leandro. Par que je suis votre ami je ne vous conseille p de vous mesurer avec lui.

LEANDRO. — Aujourd'hui même. Je prends risque.

JAMIE. — Bartolus est un être redoutabl odieux, retors, brutal...

LEANDRO. — Comment alors a-t-il pu faire conquête de cette femme ?

JAMIE. — Il est riche.

ARSENIO. — Nous y voilà. A Florence c ailleurs.

JAMIE. — Riche et avide au-delà de tou expression et prêt à affronter, pour accroît son trésor, le diable et les châtiments de l'enfe

LEANDRO, *décidé.* — C'est bien. Il sera coc

ARSENIO. — Et il le saura.

LEANDRO. — Le détail a moins d'importanc

ARSENIO. — Pour le punir, il faut qu'il sach

LEANDRO. — Laissez-lui, comme à tous l autres, la chance de l'ignorer.

ARSENIO. — Je le lui dirai.

LEANDRO. — A quoi bon ? Commes les autre il ne le croira pas.

ARSENIO. — Je le lui prouverai.

LEANDRO. — Moi d'abord. Calmez-vou Arsenio.

MILANÈS. — Arsenio a raison. Où sera l châtiment, s'il ignore ?

LEANDRO. — Mon plaisir m'en consolera.

ARSENIO. — Qu'un homme de son espèce soi cocu sans le savoir, ce serait vraiment lui fair un grand honneur.

LEANDRO. — On peut le lui laisser. Il ne fau pas tout demander aux mêmes.

JAMIE, *posément.* — Hélas, messieurs, Bartolu ne sera pas cocu car il est si jaloux que, s vous voulez lui comparer le vieil Argus, i faut multiplier ses yeux par cent et de se yeux pas un ne dort. Si vous voulez m'e croire, Leandro, usez de cette femme de l façon la plus sage qui soit au monde, la seul qui ne déçoive jamais.

LEANDRO. — Et laquelle ?

JAMIE. — Faites un rêve. Sur ce, messieurs bonsoir. Je vous ai indiqué le coupable. Bie entendu, si vous avez besoin de mon aide, n vous gênez surtout pas. Salut.

*Et Jamie s'est éloigné. Leandro est soucieux*

ARSENIO. — C'était moins compliqué Florence. J'ai eu raison de profiter.

MILANÈS. — Leandro, lui, a d'autres am bitions.

ARSENIO. — Les ambitions, c'est du tracas A Florence, j'avais limité les miennes.

MILANÈS. — Mais pour quel piètre résultat

ARSENIO. — Une nuit. Un jour. Et une nui supplémentaire. Vingt ducats.

MILANÈS. — Alors, Leandro ? Tu ne vois don

s que cette femme n'existe pas et que Jamie st moqué ?

LEANDRO. — Jamie n'est pas un homme à re un récit chimérique. Cette femme existe.

ARSENIO. — Et quand bien même... puis- t'elle n'est pas pour toi ?

LEANDRO. — Qu'en sais-tu ?

MILANÈS. — Si les risques sont grands, ourquoi les prendre ? Elle n'est pas seule à re belle.

LEANDRO. — Elle est pour moi la plus belle.

ARSENIO. — Parce que tu ne la connais pas.

LEANDRO. — Laissez-moi au moins la joie de nventer. Pour le moment, l'espoir suffit à mon nheur. Et ça n'est pas tant le désir qui 'obsède que la rage que j'éprouve à savoir un utal comme Bartolus maître d'une aussi licate créature. Je suis prêt à donner la moitié mon patrimoine à qui m'aidera à partager ec lui ! Cette femme sera à moi.

ARSENIO. — Jamie a raison, Leandro. Il serait us sage de renoncer...

LEANDRO. — Je réussirai.

ARSENIO. — Comment diable t'y prendras-tu ?

LEANDRO. — J'inventerai mille stratagèmes.

ARSENIO. — Qui seront autant d'échecs.

LEANDRO. — Qu'en sais-tu ?

ARSENIO. — D'autres que toi ont essayé sans sultat.

LEANDRO. — Je serai plus heureux et voilà ut...

MILANÈS. — Comment diable allez-vous vous prendre ?

LEANDRO. — Venez chez moi. J'ai mon projet donnez-moi votre aide...

ARSENIO. — La beauté t'inspire, seigneur eandro.

LEANDRO. — Avant ce soir, je serai auprès elle... Venez...

*Ils s'éloignent. Lopez, le curé et Diego, le sacristain, sont apparus sur le seuil d'une pauvre maison. Ils sont vêtus misérablement et se lamentent.*

LOPEZ. — Misère de misère ! Malheur de ce auvre temps ! Comme elle est triste, notre xistence d'ici-bas ! Il n'y a pas de quoi faire as pour les pauvres curés !

DIEGO. — Ni pour les pauvres sacristains ! uelle affreuse condition !

LOPEZ. — Ah ! mon Dieu !

DIEGO. — Ah ! mon Dieu !

LOPEZ. — Pensez à nous qui vous servons !

DIEGO. — On devrait être aux premières aces !

LOPEZ. — Et tu vois, Diego ! Nous avons beau rier et reprier... c'est en vain ! Les possesseurs la terre laissent mourir notre piété.

DIEGO. — Et surtout claquer notre bec.

LOPEZ. — Avec nos pauvres et maigres laires, nous menons une vie de bête de somme, on pauvre Diego !

DIEGO. — A plus forte raison nous autres cristains qui ne sommes nourris que du son vos prières... En nous levant, nous sonnons s cloches pour nous donner de l'appétit ! Et nous allons être obligés, sauf votre respect, de manger les cordes !

LOPEZ. — Quand y a-t-il eu un baptême, Diego ?

DIEGO. — Pas un depuis dix semaines.

LOPEZ. — Que font donc les maris de notre paroisse ?

DIEGO. — Ils se nourrissent d'herbes, monsieur.

LOPEZ, *discrètement.* — Ça les calme, sans doute...

DIEGO. — Quand on est à un pareil régime, on n'a guère de force à consacrer aux femmes.

LOPEZ, *pudibond.* — Probablement.

DIEGO. — Il y a bien quelques pauvres travailleurs qui, peut-être, tous les sept ans...

LOPEZ. — Et encore !

DIEGO. — Si. En s'aidant les uns les autres, il leur arrive de produire un marmot malingre...

LOPEZ. — C'est pour nous une bien maigre pâture...

DIEGO. — D'autant que l'avorton ne résiste pas au baptême.

LOPEZ. — Quelle époque corrompue que la nôtre !

DIEGO. — Avec ça, les gens d'ici ont le cœur si dur qu'ils ne veulent pas mourir.

LOPEZ, *insinuant, doucement.* — On disait cependant que deux d'entre eux étaient au plus mal...

DIEGO. — Des gueux et l'enterrement ne rapportera rien !

LOPEZ. — Et encore, ils ne sont pas morts !

DIEGO. — Ils sont bien capables de se remettre.

LOPEZ. — L'air d'ici est trop pur, Diego.

DIEGO. — On ne peut pourtant pas l'empoisonner.

LOPEZ, *navré.* — Il ne semble pas, non.

DIEGO. — Vous qui priez contre tous les temps, mon bon maître, pourquoi ne pas prier contre tous les airs ?

LOPEZ. — Ce n'est pas dans les canons, je le regrette.

DIEGO. — C'est fâcheux.

LOPEZ. — Sans doute.

DIEGO. — Ils meurent de faim, autant qu'ils sont !...

LOPEZ. — Et ils ne veulent pas rendre l'âme !

DIEGO, *qui serre les dents.* — Comme je leur souhaite à tous une bonne peste ou des fièvres qui les jetteraient sur le flanc en masse et nous écraseraient de besogne... y compris les docteurs, au milieu de leurs graves consultations... De cette façon, il n'y aurait plus de secours humain à prix d'argent... Comme mes cloches sonneraient alors joyeusement !...

LOPEZ. — Tais-toi, Diego ! Les docteurs sont nos amis ! S'ils tuent lentement, ils tuent sûrement, on peut compter sur eux !... Allons, Diego... Voici venir des gens qui n'ont pas à connaître nos tourments.

*Ils s'éloignent. Leandro est apparu. Il est déguisé en étudiant pauvre. Il est accompagné de Milanès et d'Arsenio.*

ARSENIO. — Explique-nous, Leandro. Pourquoi ce changement soudain ?

LEANDRO. — Laissez-moi faire, vous comprendrez plus tard.

ARSENIO. — A quoi peut servir un pareil déguisement ?

MILANÈS. — Est-ce là l'extérieur qu'il faut pour séduire une beauté ?

ARSENIO. — L'air d'un blanc-bec à moitié mort de faim ?

LEANDRO. — Vous êtes plus niais que mon accoutrement ne m'en donne l'air. Les ruses vous sont inconnues, pauvres sots que vous êtes !

ARSENIO. — Les haillons n'ont jamais tenté les femmes !

MILANÈS. — Quelle figure ferez-vous à ses yeux ?

ARSENIO. — Elle n'aura pour vous que peur ou mépris !

MILANÈS. — Un beau cavalier qui veut faire une conquête devrait se montrer tel qu'il est, jeune, hardi, gaillard, éclatant...

ARSENIO. — Ainsi le veut l'amour, à ce qu'on dit !

LEANDRO. — Je ne crois pas à votre doctrine et ne la suivrai pas.

ARSENIO. — Et d'abord, comment pénétrer ?...

LEANDRO. — Laissez-moi faire. Jamie nous a parlé d'un certain curé du nom de Lopez... Ceci ne vous dit rien ?

MILANÈS. — Nous l'avouons.

LEANDRO. — Il vous a dit que ce curé était l'ami le plus intime de Bartolus.

ARSENIO. — Ceci ne suffit pas à ce qu'il vous livre sa femme !

MILANÈS, *sentencieusement.* — Avec les amis, je sais bien qu'on peut s'attendre à tout.

LEANDRO. — Vous connaissez Lopez !

MILANÈS. — Nous connaissons le drôle. Il habite là.

LEANDRO. — Je l'attendrai.

ARSENIO. — Et que pourra-t-il faire pour toi ? Prier ? Ça n'arrange pas les choses !

LEANDRO. — Je vous en prie, messieurs. Patience et laissez-moi à ma fortune. Vous jugerez du résultat et je prends devant vous l'engagement d'enlever ce diamant au rocher et de m'en faire une parure...

*Lopez est apparu, flanqué de Diego.*

MILANÈS. — Voici votre confesseur, seigneur Leandro.

ARSENIO. — Gare à la pénitence.

LEANDRO. — Retirez-vous, mes bons amis. Je vous verrai plus tard.

*Arsenio et Milanès s'éloignent. Leandro se tient à l'écart.*

LOPEZ. — Ma décision est prise, Diego. Il va nous falloir émigrer dans un pays où l'air soit impur.

DIEGO, *diabolique.* — Un de ces pays où le climat engendre des fièvres qui vous secouent à vous dévisser l'âme du corps ?

LOPEZ. — Précisément, Diego. Il nous faut un pays où s'en donnent à cœur joie la goutte et la paralysie. *(A part :)* Pardonnez-nous, r... Dieu ! !

DIEGO. — La paralysie fait de la bo... besogne en tout temps... mais la goutte !...

LOPEZ. — Que lui reproches-tu ?

DIEGO. — Elle traîne diablement en ro... monsieur.

LOPEZ. — Je l'ai connue brutale.

DIEGO. — Pour ma part, je ne lui fais gu... confiance.

LOPEZ. — Pourtant !...

DIEGO. — Parlez-moi des indigestions l'anglaise, voilà ce qu'il nous faudrait Croyez-moi, c'est une riche marne qui v... engraisse un cimetière, et fait chanter fossoyeur.

LOPEZ, *qui sourit.* — Puis viennent les ... taments, et les oraisons funèbres, et les fest... qui vous mettent la joie au cœur !

DIEGO, *content.* — Si seulement je pouv... voir ça !

LOPEZ. — Depuis que les gens ont cessé ... mourir, je suis comme un imbécile, Diego.

DIEGO. — C'est à peine si je sais enc... manier la bêche...

LOPEZ. — A force de misère, c'est à peine ... je sais prier !...

DIEGO. — On ne fait bien que ce qui rappo... mon bon maître.

LOPEZ, *qui baisse les yeux.* — Peut-êt... *(Leandro s'est avancé. Lopez s'est incli... onctueusement.)* Monsieur... *(Leandro atte... humblement qu'on l'invite à s'avancer. Lopez ... Diego :)* On dirait que ce monsieur veut no... parler. Un mariage, peut-être. *(Il s'incline ... nouveau :)* Monsieur !...

DIEGO. — A sa mine, on dirait plutôt ... testament.

LOPEZ. — Bonne chose dans l'un ou l'aut... cas. *(Il fait un pas vers Leandro.)* Bonjou... monsieur.

DIEGO. — Que désirez-vous, mon ami ?

LEANDRO. — Je voudrais parler à ce vénérab... gentilhomme. *(Il s'incline devant Lopez.)* ... ciel bénisse votre grand savoir, monseigneur !

LOPEZ, *avec un geste de bénédiction.* — Qu... vous bénisse aussi ! Approchez, mon ami.

LEANDRO, *il tend une lettre.* — J'ai une lett... pour votre seigneurie.

LOPEZ. — Très bien, monsieur. Et d'où vie... cette lettre, je vous prie ?

LEANDRO. — De la nouvelle Espagne et d'u... vieil ami à vous.

LOPEZ. — Bien, monsieur, très bien. Si vou... voulez vous tenir un peu à l'écart, à quelqu... pas, je serai moins distrait dans ma lectur... *(Leandro s'incline respectueusement.)* Merc... monsieur.

LOPEZ, *à Diego.* — Du diable si je connais ... âme dans ce pays-là !

DIEGO. — Si vous voulez m'en croire, c... homme a la physionomie d'un fourbe. Et ... n'aime pas ses façons. Il veut sans doute vo... extorquer quelque argent.

LOPEZ, *sentencieusement.* — Ceux qui n'o... rien ne craignent rien de ceux qui le... demandent quelque chose. Je n'ai à perdre q...

mon savoir et encore, s'il me le prenait, il ferait une bien triste affaire. *(Il rit.)* « Senor Lopez. Depuis que j'ai quitté Cordoue pour venir m'établir dans ce pays, je vous ai écrit plusieurs lettres qui sont jusqu'ici restées sans réponse. » ... Tiens, tiens ! ... « Une si grande négligence pourrait produire une interruption dans ma correspondance avec vous, cependant le désir que j'ai toujours de vous servir doit l'emporter ». *(Se tournant vers Leandro :)* Je suis à vous dans un instant, monsieur. *(Il lit :)* « Aussi profitant de la présente occasion, je veux bien vous prier de me continuer les faveurs que j'ai jadis reçues de vous. » ... Voilà qui est bizarre, je n'ai jamais accablé personne de faveurs.... *(Il rit.)* « Je vous recommande le porteur de cette lettre, mon fils Leandro... *(Il se retourne vers Leandro auquel il sourit avec méfiance :)* Je désire qu'il soit admis à l'Université en attendant mon retour en Espagne, il vous mettra au courant de ses études. Votre amabilité en la circonstance fera compensation à votre paresse. » ... L'aimable reproche ! ... « Et maintenant, Dieu vous garde, votre tout dévoué : Alonzo Tiveria ». *(A Diego :)* Que dis-tu de cela, Diego ?

DIEGO. — Je ne connais pas.

LOPEZ. — Cet Alonzo Tiveria doit être un très vieil ami à moi car jamais, avant cette heure, je n'ai entendu prononcer son nom.

DIEGO. — C'est un quémandeur, j'en étais sûr.

LOPEZ, *à Leandro.* — Approchez, jeune homme. Ainsi votre père vous a prié de me remettre cette lettre ?

LEANDRO. — Oui, monseigneur.

LOPEZ, *malicieux.* — Oui, monseigneur !... Et vous connaissez votre père, naturellement ?

LEANDRO. — Cette question !

LOPEZ. — Je plaisantais !... Et... je le connais, moi aussi ?

LEANDRO. — Peut-être avez-vous oublié !...

LOPEZ. — Peut-être ai-je oublié !... Le mot est drôle. Je cherche à me souvenir... Alonzo Tiveria ?

LEANDRO. — Lui-même, monsieur.

LOPEZ. — Et qui est maintenant aux Indes ?

LEANDRO. — C'est cela.

LOPEZ. — Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous dire que mes souvenirs ne me rappellent rien. Si vous voulez avoir la bonté de les éclairer de quelques précisions...

LEANDRO. — Vous avez été ensemble étudiants à Salamanque ; et si je ne me trompe, vous habitiez la même chambre.

LOPEZ. — Vraiment ?

LEANDRO. — Cherchez bien.

LOPEZ. — Ceci m'a donc tout l'air de quelque secret d'alcôve ?...

LEANDRO. — Je regrette que vous en ayez perdu le souvenir.

LOPEZ. — Je cherche, vous voyez. Te rappelles-tu ce señor, mon bon Diego, toi qui es à mon service depuis vingt ans ?

DIEGO. — Prenez garde, monsieur.

LOPEZ. — Mon jeune ami, je crois bien que vous faites erreur sur la personnalité de votre père. Voici votre lettre, le grand plaisir que j'ai éprouvé à la lire n'a pas suffi à me tourner la tête. Je vous salue, jeune homme...

DIEGO, *railleur.* — Vous n'auriez pas de lettre pour moi, par hasard ?

LEANDRO. — Non. Mais mon père m'a chargé de ses amitiés pour le brave sacristain Diego.

LOPEZ. — La plaisanterie rebondit aimablement.

LEANDRO. — Vous n'êtes pas le sacristain Diego ?

DIEGO. — Si, mais je ne connais pas votre père.

LOPEZ, *en guise d'adieu.* — On dit que les meilleurs amis sont ceux que l'on ne connaît pas. Le seul moyen de ne pas les perdre, c'est donc de ne jamais les voir. Allons, Diego.

LEANDRO. — Permettez-moi de m'excuser, messieurs. On m'avait dit que vous étiez don Lopez, depuis assez longtemps curé de cette paroisse et vous, le sacristain Diego. Il peut se faire qu'ils soient morts.

LOPEZ. — Pas encore... Rassurez-vous.

LEANDRO. — Peut-être leur avez-vous succédé ?

LOPEZ, *en s'éloignant.* — Nous le saurions, monsieur.

LEANDRO. — Je vous remercie de m'avoir dit la vérité, car j'allais commettre une imprudence. J'étais chargé de remettre à ce don Lopez, qui était l'ami de mon père, une somme d'argent.

LOPEZ, *qui revient vers Leandro.* — Rien ne nous presse, Diego. Laissons dire ce jeune homme... *(A Leandro :)* Je n'ai pas entendu, monsieur. Que disiez-vous ?

LEANDRO. — Il s'agit d'ailleurs d'un pauvre petit cadeau.

LOPEZ. — Sans doute !

LEANDRO. — Cinq cents ducats ne constituent pas une fortune !

LOPEZ, *doucereusement.* — Bien sûr !... Alonzo Tiveria, n'est-ce pas ?

LEANDRO. — Oui.

LOPEZ. — J'ai une diablesse de mémoire dont je me méfie !... Elle m'a déjà joué plus d'un vilain tour. N'est-ce pas, Diego ?

DIEGO. — Souvent.

LOPEZ. — Rappelle-toi ces oublis malencontreux...

DIEGO. — Vous m'obligerez en ne m'obligeant pas...

LOPEZ. — Hier encore...

DIEGO. — Ce matin même...

LOPEZ. — Oui... Il est si fâcheux de ne pas garder le souvenir d'un ami qui, lui, n'a pas oublié...

DIEGO. — Surtout lorsqu'il s'agit d'un honnête homme.

LOPEZ. — Si affectueux, en effet !

DIEGO. — Si reconnaissant !

LOPEZ. — Alonzo Tiveria... Il me semble... attendez...

DIEGO. — Je vois paraître dans mes souvenirs un vieillard grave et distingué.

LEANDRO. — En effet, monsieur, mon père est âgé.

LOPEZ. — Justement. Agé, mais alerte quand même.

DIEGO. — Avec une belle barbe blanche et longue.

LOPEZ. — Tu as raison, Diego. *(A Leandro :)* Une barbe, n'est-ce pas ?

DIEGO. — Voici une vingtaine d'années environ qu'il est parti d'ici, n'est-ce pas, monsieur ?

LEANDRO. — Vingt-cinq ans.

LOPEZ, *prudemment.* — Peut-être pas tout à fait...

LEANDRO. — Davantage.

LOPEZ. — Environ. C'est cela...

DIEGO. — Un bel homme c'était, droit comme un I et aussi brave soldat, n'est-ce pas ?

LEANDRO. — On m'a souvent raconté ses exploits.

LOPEZ. — De beaux exploits c'étaient, je puis vous l'assurer, monsieur.

DIEGO. — Il a épousé... voyons... qui a-t-il épousé ?

LEANDRO. — La fille de de Castro.

LOPEZ. — De Castro, voilà un nom qui m'est familier et jette une clarté sur ces pauvres souvenirs. *(Il récapitule :)* Le seigneur Alonzo... a épousé... la fille... de de Castro. Nous y sommes. C'était un grand vieillard droit comme un I, avec une longue barbe blanche... Alonzo Tiveria !

DIEGO, *même jeu.* — Alonzo Tiveria !

LOPEZ, *qui prend la main de Leandro.* — Vous êtes le bienvenu, monsieur, dans votre patrie. Permettez que je vous dise ma joie d'accueillir dans ma paroisse le digne fils d'un vieil ami. Je lis sur votre visage les traits de votre père bien-aimé et mon souvenir est à présent aussi net, aussi clair, aussi frais que si je l'avais vu hier. *(Il lui tend de nouveau la main:)* Touchez-là, mon bon ami, et assurez-moi de votre pardon. Comment ai-je pu, misérable que je suis, perdre de vue ce gentilhomme, ce vieux camarade qui m'aimait tant. Je suis tout ému à la pensée qu'il fut un temps où nos deux âmes n'en faisaient qu'une. Il habitait alors tout près d'ici, une belle...

LEANDRO. — Une belle ferme, monsieur. C'est exact.

LOPEZ, *qui s'anime.* — Alonzo Tiveria !... Faut-il que l'âge vous accable de ses méfaits pour effacer d'aussi chères images ! Et vous déposséder des biens les plus sacrés !... Alonzo Tiveria !... Mais je n'avais pas de meilleur ami en Espagne... Et j'ai aussi connu votre mère !... Elle s'est mariée très jeune et c'est moi qui ai béni l'union !... Et je me rappelle aussi les mascarades et les jeux et les feux d'artifice donnés à cette occasion !... Je pense bien que je me souviens !... Et maintenant que j'examine votre visage... voyons un peu... Les yeux de qui a-t-il, Diego ?... Dis-moi un peu, toi, qui as meilleure mémoire si ce n'est pas Alonzo tout craché...

DIEGO. — Alonzo tout craché ! Voyons, monsieur, votre nom ne serait pas Leandro ?

LEANDRO. — Vous avez pu le voir sur la lettre

DIEGO. — Je n'avais pas remarqué. Mais j suis cent fois plus coupable que mon bo maître, moi qui vous ai fait sauter sur me genoux, et vous ai caressé, et vous ai fait danse et vous ai balancé aux cordes de mes cloche Souvenez-vous...

LEANDRO. — J'avoue que mes souvenirs son assez vagues.

LOPEZ. — Il était bien jeune mais quel enfan charmant ! Et quel bienfait du ciel que le temp qui consume tout, l'ait fait grandir et l'ai rend plus charmant encore. Et comment va ce nobl seigneur ? Quand sa patrie aura-t-elle la joi de le recevoir ?

LEANDRO. — Dans très peu de temps.

LOPEZ. — Seulement dans très peu de temps

LEANDRO. — En attendant, il me confie à vo bons soins.

LOPEZ. — Quel honneur immérité !

LEANDRO. — Mon père vous serait obligé, pou me faciliter l'étude du droit, de me procurer l faveur d'un homme expert en cette matière Pour la peine qu'il prendrait, j'ai encore troi cents ducats et de quoi pourvoir à ma nour riture. J'ai l'argent tout prêt et comme je sui fatigué...

LOPEZ. — Asseyez-vous... et permettez que je m'explique. Voici : nous avons ici un légiste de premier ordre, Bartolus, un proche voisin. Je me ferai une joie de vous recommander à lui C'est un homme d'une haute distinction et d'un très grand savoir... et un voisin qui m'aime beaucoup. Dis-moi, Diego, tu vas nous pré parer quelque chose de bon à manger. Notre jeune ami a faim... Et tâche de mettre à le servir le zèle que te commande le souvenir de notre commun bienfaiteur... (*Diego, d'un bond, disparaît.*) Ainsi, vous n'avez pas craint de venir jusqu'à moi, ni redouté les dangers de la route ?

LEANDRO. — Je m'étais vêtu pauvrement pour ne pas attirer l'attention des voleurs.

LOPEZ. — L'idée est bonne. Et vous n'avez pas perdu votre argent ?

LEANDRO. — J'avais hâte de vous voir pour vous prier de m'en débarrasser...

LOPEZ. — Puisque vous me faites l'honneur de votre confiance, je vais vous soulager, monsieur. Et quand vous aurez besoin, vous saurez où trouver votre banquier... *(Il appelle :)* Diego !... *(Plus fort :)* Diego !...

DIEGO. — La table est prête, mon bon maître.

LOPEZ, *qui s'incline.* — Venez, monsieur... Je vous invite à me faire l'honneur de me suivre... *(Onctueusement, il s'efface pour laisser passer Leandro.)* Je vous en prie... Passez, monsieur... Je suis si heureux et si fier d'obliger mon ami Alonzo Tiveria !...

DIEGO, *qui renchérit.* — Notre ami Alonzo Tiveria !...

LEANDRO, *mieux que poliment et après s'être incliné au passage.* — Soyez remerciés de l'accueil que vous voulez bien faire au fils d'Alonzo Tiveria !...

RIDEAU

# ACTE II

*Chez Bartolus. Au moment où le rideau se ve, Bartolus est assis aux côtés d'Amaranta, n épouse.*

BARTOLUS. — Mon Amaranta, une douce exis- nce dans la solitude d'une profonde retraite, ne vie calme, consacrée aux soins du ménage t celle qui convient à une épouse, celle qui ehausse les charmes de la femme... Ne le ensez-vous pas ?

AMARANTA. — Ce sont là propos de mari et our ma part, je ne les comprends pas.

BARTOLUS. — Et pourtant... alors qu'on vous ait jeune et jolie, rester chez soi comme un vs enfermé dans un globe de cristal, voilà qui st admirable !

AMARANTA. — J'aimerais pourtant bien avantage me promener au grand air et onnaître d'autres distractions.

BARTOLUS. — Quelle erreur ! Exposer une eauté au grand air, c'est la rendre banale. A uoi bon des fenêtres pour attirer les regards ? quoi bon, le soir, des terrasses pour se faire dmirer ? Alors que l'air le plus sain est l'air e la maison, alors que les bonnes pensées sont s plus nobles compagnes ?

AMARANTA. — Vous essayez de vous faire ardonner votre cruauté, mais au fond vous onnaissez votre maladie : la jalousie et la éfiance et c'est à elles que je dois ces leçons non à votre bon vouloir.

BARTOLUS. — J'ai le devoir de mettre votre ertu à l'abri des tentations du dehors. C'est là fait d'un mari dévoué et vigilant !

AMARANTA. — Comment pouvez-vous éprouver a vertu en me tenant cloîtrée au logis ?... Si ous me croyez honnête et chaste et vertueuse, issez-moi sortir sans crainte... Et ne redoutez as pour elle l'épreuve de la liberté...

BARTOLUS. — Vous voilà qui déraisonnez !

AMARANTA. — La vertu est une fleur qui ne épanouit pas à l'ombre.

BARTOLUS. — Ne parlez pas si fort...

AMARANTA. — Donnez-moi le train de maison l'ont les autres femmes d'avocats, les domes- ques que je devrais avoir, le carrosse...

BARTOLUS. — Tais-toi, Amaranta.

AMARANTA. — Elles ont ce qu'il leur faut, de riches toilettes, et cela les rend dociles et respectueuses envers leurs maris...

BARTOLUS. — La fidélité d'une épouse ne s'achète pas à prix d'or. Elle nous est acquise par la loi du mariage.

AMARANTA. — Les autres femmes mènent une vie joyeuse...

BARTOLUS. — Dangereuse, vous voulez dire et malséante.

AMARANTA. — Elles sortent en carrosse, se font des visites...

BARTOLUS. — Tu feras tout cela, toi aussi, mais plus tard.

AMARANTA. — Elles peuvent s'entretenir librement avec de beaux messieurs.

BARTOLUS. — Je vous attendais là.

AMARANTA. — Et subir victorieusement chaque jour mille tentations.

BARTOLUS. — Ce sont là des combats que je préfère vous épargner.

AMARANTA. — La solitude, dit-on, est mauvaise conseillère.

BARTOLUS. — Ne suis-je pas du matin au soir à vos côtés ?

AMARANTA. — Hélas !

BARTOLUS. — Vous me reprochez ma présence ?

AMARANTA. — J'ai tellement l'habitude de vous voir que je ne m'aperçois plus de votre présence.

BARTOLUS. — C'est donc qu'elle vous est légère.

AMARANTA. — L'indifférence n'est pas un gage d'amour.

BARTOLUS. — Vous ne m'aimez pas ?

AMARANTA. — Je vous aimerais bien davantage si j'étais libre de sortir à ma guise.

BARTOLUS. — Où diable pourriez-vous aller ?

AMARANTA. — En des endroits qui me feraient regretter sans doute la douceur de mon foyer et j'aurais, à vous revoir, une joie infinie, ce qui me changerait agréablement.

BARTOLUS. — Vous seriez harcelée, convoitée,

obligée de livrer bataille pour vous défendre des hommes.

AMARANTA. — Ce sont là des jeux qui ne manquent pas d'attrait.

BARTOLUS. — Vos pensées iraient s'égarer de façon malsaine.

AMARANTA. — Ne pensez-vous pas qu'elles risquent bien davantage à me tenir compagnie dans ma prison ?

BARTOLUS. — Vous avez le loisir de me les confier !

AMARANTA. — Dieu merci, je n'en ai pas le courage.

BARTOLUS. — Elles sont donc inavouables à ce point ?

AMARANTA. — Vous n'êtes pas homme à les comprendre.

BARTOLUS. — Il me semble pourtant qu'un mari...

AMARANTA. — Est presque toujours le seul être au monde auquel on ne puisse se confesser.

BARTOLUS. — Et vous vous étonnez qu'il se défende ?

AMARANTA. — Je m'étonne qu'il se défende aussi mal.

BARTOLUS. — Un mari est maître de sa femme.

AMARANTA. — Il le croit.

BARTOLUS. — Et il ne l'est pas ?

AMARANTA. — Il le serait bien davantage s'il savait mieux s'y prendre.

BARTOLUS. — Et de quelle manière ?

AMARANTA. — La façon dont vous me questionnez me prouve que vous n'entendez rien au commerce des femmes. Et je ne prendrai pas la peine de vous enseigner ce qui éclate aux yeux de tous. *(Elle le regarde avec ironie.)* J'ai quelquefois pitié à vous voir... Et je souffre de cette satisfaction béate où vous vous complaisez. La possession d'un être, monsieur, n'est pas dans sa présence mais dans le regret que cause son absence... Et c'est ainsi qu'à vous voir continuellement à mes côtés, je finis par me sentir horriblement seule... Votre qualité de mari ne vous confère pas un tel prestige que je puisse passer jour et nuit à vous admirer. Et les leçons quotidiennes que vous m'infligez ne suffisent pas à vous faire passer à mes yeux pour un être subtil et éloquent...

BARTOLUS. — Je suis mari, cela me suffit.

AMARANTA. — L'étiquette de mari n'a pourtant rien de glorieux. Celle de bon mari a d'autres mérites.

BARTOLUS. — Et qu'entendez-vous par bon mari ?

AMARANTA. — Vous m'obligez à inventer, car, sur ce chapitre, vous ne m'avez rien appris. Mais puisqu'aussi bien vous me posez la question, je vais essayer de vous dire. Un bon mari a le souci constant du bonheur de sa femme. Il veille à se l'attacher, au prix de mille attentions quotidiennes. Il ne se lasse pas de s'ingénier à deviner ses moindres désirs. Il essaie de pénétrer ses rêves secrets et de les réaliser. Il ne s'impose pas : il se fait désirer. Il n'exerce pas un droit mais il défend un privilège. Il ne dit pas : « Cette femme est à moi » — ce qui est sot et maladroit — mais il essaie de conquérir. Il met sa fierté à être le préféré et sa galanterie à livrer bataille. Il veut que sa femme soit la plus belle, il la pare du mieux qu'il peut, et comme les meilleurs maris sont tout de même des fats, ils mettent leur vanité à afficher leur triomphe. Voici, monsieur, pour aujourd'hui, tout ce que je sais vous dire.

BARTOLUS. — J'ai de sérieuses affaires en tête et je réfléchirai demain.

*Egla, la servante, est entrée.*

BARTOLUS. — Que me voulez-vous, ma fille ?

EGLA. — Monsieur le curé, le sacristain et un étranger sont là pour parler à Monsieur.

BARTOLUS. — Il y a un étranger dans ma maison ? Vous savez bien que je ne veux pas recevoir personne.

AMARANTA. — Vous voilà jaloux d'un homme que vous ne connaissez pas !

BARTOLUS. — Je défends qu'on introduise ici un étranger.

AMARANTA. — Cet homme ne vous a rien fait qui puisse vous rendre aussi ridicule.

BARTOLUS. — Dites que je n'y suis pas.

EGLA. — C'est un client.

BARTOLUS. — Quelle mine a ce client ?

EGLA. — Plutôt bonne.

BARTOLUS. — Riche ?

EGLA. — C'est pour une affaire.

BARTOLUS. — L'avez-vous fait au moins asseoir ?

EGLA. — Il s'est assis sans demander la permission.

BARTOLUS. — S'il est aussi mal élevé, c'est qu'il doit être cousu d'or. Dites à ce monsieur que je suis à lui dans un instant. Quant à toi, ma belle, reste chez toi sans que j'aie besoin de t'en prier... viens... que nous ne te cassions pas la tête avec notre jargon. *(Il ouvre sa porte.)* Un bon mari doit épargner à sa femme les misérables soucis d'affaires... Et ferme bien ta porte que nul bruit n'aille t'incommoder. *(Bartolus donne à la porte un tour de clé et va ouvrir. Lopez, Diego et Leandro sont apparus.)* Entrez, mes chers voisins, entrez. Vous êtes les bienvenus dans ma maison.

LOPEZ. — Que le Ciel vous bénisse !

BARTOLUS. — Bonjour, mon bon monsieur le curé. Qu'est-ce qui vous amène ici ? *(A Leandro qui a jeté machinalement les yeux sur la porte par où est passée Amaranta, Bartolus tend un siège placé le dos à la porte.)* Prenez ce siège, monsieur. Alors ? Expliquez-moi un peu et soyez bref car le temps est précieux.

LOPEZ. — Pour être bref, nous vous amenons ce jeune homme d'honnête famille et de figure honnête.

BARTOLUS, *qui dévisage Leandro.* — Il est à peine besoin de le regarder. Il en a l'air, en effet. *(Bartolus s'est approché et examine à nouveau Leandro qui baisse les yeux.)* Et c'est dans quel dessein ?

LOPEZ. — Pour être votre élève, monsieur.

LEANDRO, *très humblement.* — J'ai fait, monsieur, un long voyage à la recherche d'un homme de mérite.

BARTOLUS. — Hélas, mon bon monsieur, vous mbez bien mal. Je suis un pauvre diable. Je s retiré du monde, ma maison est une pauvre bane juste assez grande pour moi et les helques personnes qui m'entourent. Je regrette.

LOPEZ. — Je pensais que peut-être, il vous rait possible...

BARTOLUS. — Non. Cela m'est tout à fait npossible. Et d'ailleurs, si je me chargeais d'un ève — ce qui est un gros ennui — je serais difficile à l'égard de sa conduite qu'il aurait t fait de me quitter. Voilà, monsieur.

LOPEZ, *qui s'est levé.* — Je vous apportais ois cents ducats comme garantie.

BARTOLUS. — Asseyez-vous, messieurs, je vous rie, que nous puissions parler tout à loisir.

LOPEZ. — Il s'agit là d'une garantie. Comptez us-même.

BARTOLUS, *qui compte.* — Point n'est besoin. e vous connais, voisin.

LOPEZ. — Si vous acceptez notre proposition, tte somme est à vous.

BARTOLUS. — Me voilà fort embarrassé !

LOPEZ. — D'ailleurs, ce jeune homme ne anquera pas de vous marquer sa recon- aissance.

BARTOLUS, *qui caresse les écus.* — Je n'en emande pas davantage.

LOPEZ. — Son père est un homme de haute aissance.

BARTOLUS. — J'en étais sûr. La figure et le aintien de Monsieur révèlent une grande onnêteté.

LOPEZ. — Il craignait de vous blesser en vous ffrant de l'argent dès maintenant.

BARTOLUS. — C'est là une délicatesse à aquelle je suis sensible.

LOPEZ. — J'ai calmé ses craintes en lui xpliquant qu'aujourd'hui, il est toujours bon e se méfier.

BARTOLUS. — Sans doute, voisin, sans doute.

LEANDRO. — J'ai grande envie d'apprendre droit.

BARTOLUS. — C'est là une noble ambition et ar surcroît utile.

LEANDRO. — Si vous pouvez disposer du oindre petit coin dans votre maison, le plus échant lit, monsieur, quelques livres pour tudier, et vos conseils, cela me suffira mplement.

BARTOLUS. — C'est que ma maison, je vous ai dit, est tellement petite et avec ça, si peu onfortable, que je ne vois vraiment pas le oyen...

LEANDRO. — Je vous prierai d'accepter chaque ois, pour votre peine, une vingtaine de ducats.

BARTOLUS. — Pour vingt ducats, l'embarras rait grand.

LEANDRO. — Trente, peut-être.

BARTOLUS. — Le moindre petit coin, avez-vous it ? Evidemment, cela se trouve. Je ne sais as, moi. *(Tour à tour, il caresse les écus et tte un regard sur la chambre d'Amaranta.)* t cependant... Voyons un peu... Vous mettez, m'être agréable, une si grande bonne volonté... pourtant... il m'est si difficile...

LEANDRO, *qui reprend le sac d'écus.* — Il va de soi que cette somme deviendrait plus grande en proportion de mes progrès.

BARTOLUS. — Ce désir d'apprendre mérite, bien sûr, tous les encouragements...

LEANDRO. — Je paierai aussi ma nourriture.

BARTOLUS. — Décidément, votre désintéressement appelle le mien et je ne vois guère comment refuser...

LOPEZ. — La récompense vaut la peine, voisin.

BARTOLUS. — Ça n'est pas tellement la récompense qui me charme, voisin, mais bien plutôt la satisfaction que me cause, chez un jeune homme, un pareil appétit de savoir...

*Il donne à Leandro une tape affectueuse.*

DIEGO. — Que ne demande-t-il à vivre chez moi pour apprendre à creuser les tombes !...

BARTOLUS. — Ne soyez pas indiscret, Diego, et laissez-moi réfléchir... Voyons, si je me chargeais de vous — ce qui ne serait pas une petite gêne, vu mes nombreuses affaires et l'exiguïté de ma maison, vous contenteriez-vous de coucher sur la dure dans une chambre écartée ?... Il faut à l'étude, vous le devinez, l'éloignement de toute compagnie... Vous aurez aussi un peu de feu, de temps en temps, pour vous ragaillardir... Une nourriture saine, abondante sans excès, vous sera servie dans votre chambre ; un repas frugal, vous le savez, est favorable à la méditation... Sont-ce là, monsieur, des conditions qui vous conviennent ?

LEANDRO. — Pourvu que la chambre ne soit ni humide, ni malsaine !

BARTOLUS. — Bien entendu.

LEANDRO. — Je n'ai pas été élevé dans du coton, Dieu merci !

BARTOLUS. — Bonne chose, dont je vous félicite. Alors, je vous reçois mais je dois vous prier de ne pas dépasser les limites de votre chambre.

LEANDRO. — Jamais, monsieur... Voici l'argent.

BARTOLUS, *qui reprend le sac.* — C'est inutile. Merci, monsieur.

LEANDRO. — Gardez-le, toutefois. Et si j'arrive à la satisfaction de mes désirs, ces ducats se multiplieront.

LOPEZ. — C'est ça, étudiez ferme.

DIEGO. — Et quand vous serez un habile avocat, je vendrai mes cloches et vous prouverez que la vente est légale.

BARTOLUS, *souriant.* — Quand on a le droit pour soi, c'est un jeu d'enfant d'établir que le faux est le vrai... Venez, monsieur... et veuillez me suivre jusqu'à votre chambre... Voisins, je vous remercie de votre amabilité.

*Bartolus et Leandro entrent dans une autre pièce.*

LOPEZ. — J'y pense, Diego, ce jeune nigaud va rencontrer la belle M^me^ Bartolus.

DIEGO. — Et s'il allait lui...

LOPEZ. — S'il faisait cela, j'aimerais ce garçon de tout mon cœur, car l'avocat est un vilain chien quoique je lui donne du « cher maître » et s'il l'armait chevalier de l'ordre...

DIEGO. — Il est trop timide...

LOPEZ. — Point n'est besoin d'être un héros pour trouver son chemin. Les jolies femmes sont des guides étonnants... Je me souviens... pour ma part... *(Scandalisé par ses propres paroles, il se met la main sur la bouche.)* Que disais-tu, Diego ?

DIEGO. — Je vous écoutais, monsieur le curé...

BARTOLUS, *qui est apparu.* — Voici notre jeune ami installé dans son nouveau domaine... Et à peine y était-il entré qu'il se plongeait aussitôt, avec un zèle admirable, dans la lecture d'un vieux livre. Ce sont là façons que j'aime.

LOPEZ. — Je suis heureux de vous l'avoir fait connaître.

BARTOLUS, *qui fouille ses poches.* — Et je vous suis reconnaissant...

LOPEZ. — Je vous en prie, voisin...

BARTOLUS. — Pardon. Permettez que je vous marque ma gratitude.

LOPEZ, *qui tend la main.* — Je suis heureux de vous avoir obligé. Et je l'ai fait sans calcul.

BARTOLUS. — Laissez-moi toutefois vous remercier de tout mon cœur. *(Il reconduit Lopez et Diego.)* Au revoir, mes bons amis. *(Bartolus referme la porte, s'assure qu'il est seul, et appelle à voix basse.)* Amaranta... *(Il tourne la clé dans la serrure.)* Venez, ma poulette, et prenez place à mes côtés. J'ai fait, je crois une bonne affaire... et j'ai accepté de prendre chez moi un jeune élève studieux, qui désire apprendre le droit.

AMARANTA. — Comment cela ? Vous avez introduit un étranger ici ?

BARTOLUS. — Comment ne pas être agréable à quelqu'un qui vous est utile ?

AMARANTA. — Jaloux comme vous l'êtes !...

BARTOLUS. — J'ai reçu des ducats !

AMARANTA. — Et vous acceptez, contre des ducats, de loger un jeune homme dans votre maison ?

BARTOLUS. — Plus de trois cents. D'ailleurs, j'ajoute que le pauvre garçon est bien inoffensif. Je l'ai examiné longuement avant de me décider et lui ai trouvé une bien triste mine... C'est à peine s'il tient sur ses jambes et je le crois appelé à enrichir Diego. J'ai beaucoup aimé son visage maladif et ses façons mal assurées. C'est, je crois, un de ces être malingres et curieux de savoir qui ne songent qu'aux livres et ne sauraient nous créer le plus petit tourment !

AMARANTA. — Il cache peut-être son jeu.

BARTOLUS. — Le pauvre diable n'en a guère la malice et la force !

AMARANTA. — Je ne veux pas de lui, ici.

BARTOLUS. — Il paie pourtant royalement !

AMARANTA. — Je connais vos façons d'agir et les accès de folie où vous tombez volontiers.

BARTOLUS. — Je ne suis pas jaloux d'un bougre qui ne tient à la vie que par un fil...

AMARANTA. — Je vous parie qu'avant huit jours...

BARTOLUS. — Cela ne m'arrivera pas, je t'assure.

AMARANTA. — Je ne veux pas vous mettre à l'épreuve.

BARTOLUS. — Il n'a pas à venir près de toi. Je l'ai installé dans la vieille chambre où l'on mettait le bois et le charbon.

AMARANTA. — Et où maintenant vous mettez le feu ?

BARTOLUS. — Lui !... Troubler ta tranquillité !

AMARANTA. — La vôtre !

BARTOLUS. — Si tu le connaissais, tu penserais comme moi !... *(On a frappé.)* Retire-toi, ma colombe. Et va faire, avant le repas, une de ces siestes longues et paisibles qui gardent aux femmes leur beauté... *(Amaranta sort.)* Entrez ! *(Un domestique entre.)* Que me voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE. — Mgr don Enriquo vous prie, monsieur, de bien vouloir venir lui parler immédiatement pour une affaire de quelque importance.

*Le domestique sort. Bartolus va jusqu'à la chambre d'Amaranta dont il entr'ouvre la porte. Amaranta paraît sur le seuil.*

BARTOLUS. — Il faut que je sorte. A mon retour, nous reprendrons notre entretien.

AMARANTA. — De grâce, ne me laissez pas trop longtemps seule dans cette maison.

BARTOLUS. — Ne me disiez-vous pas pourtant que mon absence...

AMARANTA. — C'est vrai. Mais vous n'aurez pas franchi le seuil que déjà vous imaginerez...

BARTOLUS. — Non pas. Et pour éviter tous tracas, j'ai pensé à donner un tour de clé à votre serrure. Vous serez ainsi à l'abri de mes méchants soupçons.

AMARANTA. — J'allais précisément vous prier de le faire.

BARTOLUS. — Ce sont là des mots qui me vont droit au cœur... Au revoir. *(Bartolus ferme la porte à clef et va jusqu'à la porte de Leandro. Il l'entr'ouvre :)* Monsieur... Ne quittez surtout pas votre chambre et étudiez ferme ; dans une heure, je vous lirai une affaire.

LEANDRO, *de l'intérieur.* — Je me tiendrai prêt.

*Bartolus sort. A peine a-t-il franchi la porte qu'Amaranta entre. Elle dissimule une clef dans son corsage.*

AMARANTA. — Qui peut bien être le jeune homme qui consent à payer des centaines de ducats pour être mal couché et apprendre ce vilain droit ?... Je voudrais bien voir ce garçon et savoir quel air il a !...

*Elle va jusqu'à la porte de Leandro. On entend alors un bruit. Amaranta, inquiète, gagne sa chambre et Leandro apparaît.*

LEANDRO. — Si seulement je pouvais la voir !... Où peut bien être sa chambre ?... Peut-être de ce côté...

*On entend à nouveau un bruit et Leandro disparaît en toute hâte. Amaranta entre.*

AMARANTA. — Arrivera ce qui arrivera... je veux connaître à tout prix ce jeune homme...

force de l'imaginer, je le crois beau alors qu'il t peut-être aussi laid qu'un âne...

*Nouveau bruit. Amaranta se sauve et Leandro réapparaît prudemment.*

LEANDRO, *bravement.* — Honte à celui qui our l'amour d'une femme n'est pas prêt à squer sa vie !... Je ne bougerai plus d'ici.

*Bruit. Leandro détale. Amaranta revient.*

AMARANTA. — Cette fois, je ne m'en irai pas... t si ce jeune élève n'est pas un sot — ce qui 'étonnerait fort d'un homme — il aura peut-tre l'idée...

*Leandro chante en coulisse en s'accompagnant de sa guitare.*

AMARANTA. — Comme il joue gentiment de la uitare ! Et puis, quelle jolie voix !... Ces ers-là ne sont pas des textes de loi... Que ne ient-il me les dire !...

*Amaranta rédige à la hâte un billet qu'elle dissimule aussitôt. Leandro est apparu.*

LEANDRO. — La voici !... C'est elle !...

AMARANTA. — C'est lui !...

LEANDRO, *avec une émotion contenue.* — Toutes les perfections de la terre...

AMARANTA, *à elle-même, négligemment.* — Comme sa physionomie est distinguée...

LEANDRO. — Me voilà muet d'étonnement !...

AMARANTA. — Comme il est pâle ! Et quel air mâle a son visage !...

LEANDRO. — Je n'ai jamais vu...

AMARANTA. — Le voilà qui s'avance. Il va parler...

LEANDRO. — Si seulement elle me disait un mot...

AMARANTA. — Il a très belle tournure. Ce ne sont pas là les façons d'un clerc...

LEANDRO. — C'est une créature divine. Et voilà que mes lèvres sont scellées... Mad...

AMARANTA. — Maintenant que je l'ai vu, je choisirai mon moment...

*Amaranta, coquette, et simulant l'indifférence, s'éloigne. En s'en allant, elle laisse tomber un gant.*

LEANDRO. — Voilà bien ma chance ! Aussi ongtemps qu'elle était ici, je n'ai pas su dire une parole et à présent, je pourrais lui faire cent discours. *(Il ramasse le gant.)* O candeur bien aimée qui protège cette blancheur !... Relique miraculeuse qui me bouleverse et m'emplit d'espoir !... *(A part :)* Que n'ai-je dit cela un peu plus tôt !... Je souffrirai, madame, e sacrifierai ma fortune, je risquerai ma vie, mais je vous posséderai... *(Changeant de ton :)* Voilà ce qu'il fallait dire... Visage pareil que 'ai craint d'affronter !... Heure divine que je uis prêt à disputer à l'univers entier !

*On entend un bruit de porte. Leandro disparaît. Bartolus est entré.*

BARTOLUS, *qui appelle.* — Amaranta !... *(Il va usqu'à la porte et l'ouvre :)* Venez, ma chérie. Et laissez-moi vous dire combien je suis heureux. Mon cœur est plein de la joie d'une riche récolte... Quel bonheur de travailler pour un seigneur riche qui trouve son plaisir dans la chicane !... Ma femme !...

AMARANTE, *malicieuse.* — Mes ducats !...

BARTOLUS, *spontané.* — Les deux !... Et comment va mon studieux élève ? *(Il va jusqu'à la porte de Leandro :)* Toujours ferme à l'étude... Il faut vous modérer. Toute chose a besoin de repos... *(Il referme la porte et revient vers Amaranta.)* Le pauvre benêt ne veut rien savoir...

AMARANTA. — Réjouissez-vous.

BARTOLUS. — Il y a de quoi, en effet. Je rapporte des oiseaux d'or en abondance... et il y en a d'autres à éclore...

AMARANTA. — Alors, c'est une bonne journée ?

BARTOLUS. — Assez bonne.

AMARANTA. — Et vous êtes heureux ?

BARTOLUS. — Comment ne le serais-je pas ? J'ai tendu les filets de la loi pour attraper de riches nigauds et ils y ont donné tête baissée... *(Un temps :)* Si tu le veux, ma chérie, nous allons faire une partie d'échecs.

AMARANTA. — A la condition que vous agrémentiez la partie d'un enjeu...

BARTOLUS. — Très volontiers.

AMARANTA. — Vous acceptez parce que vous êtes sûr de gagner ?

BARTOLUS. — Je l'espère, c'est vrai.

AMARANTA. — Si vous perdez, vous me donnez la voiture que vous m'avez promise...

BARTOLUS. — C'est cela.

AMARANTA. — Je vous battrai, monsieur.

BARTOLUS. — Joue, ma poulette. Et nous verrons si tu es aussi forte que tu le dis.

AMARANTA. — Jouez, monsieur.

BARTOLUS. — Et si je gagne, quel sera mon bénéfice ?

AMARANTA, *négligemment.* — Nous en discuterons plus tard... A vous.

*Leandro apparaît, discret. A pas feutrés, il longe le mur.*

BARTOLUS, *qui s'est retourné sur lui.* — Le voilà qui sort à la dérobée, ne le trouble pas, je t'en prie, et regarde d'un autre côté.

AMARANTA. — Dieu que votre homme est laid !

BARTOLUS, *content.* — N'est-ce pas ?

AMARANTA. — On dirait un moribond.

BARTOLUS. — Il est très sympathique !... Vous avez raison.

AMARANTA. — Le nigaud !

BARTOLUS. — Croyez-vous !... *(Il se retourne vers Leandro et lui sourit aimablement :)* Bonjour, mon jeune ami.

AMARANTA. — Il ne sait que répondre, Dieu merci !

BARTOLUS, *à Leandro.* — Promenez-vous. Reposez-vous. Je suis à vous dans un instant... Allez...

LEANDRO. — Avec votre permission, je prendrai un peu l'air sur le seuil de la porte.

BARTOLUS. — Et regardez dehors : le paysage est beau.

*Leandro va jusqu'à la porte et s'arrête à les regarder tandis qu'ils jouent aux échecs.*

AMARANTA. — Ah, vous vous placez là ? Alors, tenez, que dites-vous de cela, monsieur ? Attention à votre cavalier.

BARTOLUS. — Habilement joué !... Je tiens ta reine... Je t'en prie, Amaranta, détourne les yeux... Détourne les yeux, te dis-je.

AMARANTA. — Mes yeux ne le foudroieront pas.

LEANDRO, *à part.* — Si.

BARTOLUS. — Je te serre de près maintenant.

*Leandro secoue la tête tristement au moment où Bartolus s'est tourné vers lui.*

BARTOLUS. — Bonjour, monsieur. *(Pour ne pas être trahi, Leandro répond de la tête en continuant son manège.)* Il est si timide qu'il ne sait répondre que par signes. *(Leandro hausse alors les épaules au moment où Bartolus s'est tourné vers lui. Leandro demeure immobile une épaule plus haute que l'autre.)* Avec ça, je le crois difforme. Voyez, sans en avoir l'air. *(Amaranta regarde Leandro qui lui jette un regard foudroyant au moment où Bartolus se tourne à nouveau vers lui.)* Voilà un regard étrange qui ne me dit rien qui vaille.

AMARANTA. — Son œil est en effet celui d'un fou...

BARTOLUS. — Il est inoffensif, soyez sans crainte. *(On a frappé.)* Dépêche-toi donc de jouer, chérie.

AMARANTA. — Laissez-moi, je vous prie, le temps de réfléchir.

BARTOLUS. — Entrez.

*Egla entre.*

EGLA. — Un honnête voisin voudrait parler à Monsieur pour une affaire.

BARTOLUS. — Joue vite, Amaranta.

AMARANTA. — Laissez-moi combiner, car si vous me battiez comme cela, vous vous moqueriez encore de moi...

BARTOLUS, *à Egla.* — Dites à ce Monsieur d'attendre un instant.

EGLA. — Il n'en a pas le temps.

BARTOLUS, *à Amaranta.* — Joue donc.

AMARANTA. — Patientez...

BARTOLUS. — Je ne peux pas rester... Une affaire m'appelle.

AMARANTA. — Dans ce cas, vous avez perdu...

BARTOLUS. — Pardon. Nous reprendrons la partie dans un instant. *(Il se retourne.)* Leandro...

AMARANTA. — De grâce, laissez-le où il est.

BARTOLUS. — Leandro, approchez, s'il vous plaît.

LEANDRO. — Je suis bien, monsieur, où je suis.

BARTOLUS. — Venez ici, n'ayez pas peur.

AMARANTA. — Personne ne vous mangera, monsieur.

LEANDRO, *qui s'approche.* — Dieu m'en préserve, madame.

AMARANTA. — Je vous en prie, approchez-vous davantage.

LEANDRO. — Mais, certainement.

BARTOLUS. — Vous voyez ces pièces ?

LEANDRO. — Oui, mon bon maître.

BARTOLUS. — Vous voudrez bien veiller à ce que Madame n'y change rien.

LEANDRO. — Ce que mon maître ordonne sera exécuté.

BARTOLUS. — Qu'elle ne joue pas un pion. Je reviens tout de suite... Ayez l'œil, mon élève. L'enjeu est important et je compte sur vous.

*Bartolus sort. Un temps.*

AMARANTA. — Savez-vous jouer aux échecs, monsieur ?

LEANDRO. — Un peu, madame.

AMARANTA. — Sauriez-vous comment je pourrais éviter le mat et gagner la partie ?... *(A part :)* Il a des yeux superbes... *(Haut :)* Vous oseriez me favoriser à ce point ?

LEANDRO, *avec émotion.* — J'oserais faire tout ce qui est au pouvoir de l'homme pour me montrer l'ami d'une si grande beauté...

AMARANTA, *qui feint de ne pas entendre.* — Dites-moi, je vous prie, comment je dois jouer pour éviter mon mari. Vous voyez que je suis cernée.

LEANDRO. — Je vous le dirai peut-être, mais peut-être ne voudrez-vous pas vous laisser guider.

AMARANTA. — Mais si...

LEANDRO. — Dois-je entendre, madame ?...

AMARANTA. — Dites...

LEANDRO. — Il s'agit d'échecs, bien entendu ?

AMARANTA. — Mais naturellement. Il faut que j'avance ma reine par ici ?

LEANDRO. — Si vous voulez...

AMARANTA. — Et s'il me cerne ?...

LEANDRO. — Regardez-moi.

AMARANTA. — Je regarde le jeu.

LEANDRO. — Si vous avez quelque pitié, jetez seulement les yeux sur moi, voyez la misère que j'ai volontairement acceptée pour vous...

AMARANTA. — Il va revenir tout de suite. Voyons, jouez de votre mieux, monsieur.

LEANDRO. — Laissez-moi prendre votre belle main et je la réchaufferai de mille et mille baisers.

AMARANTA. — Que me voulez-vous, monsieur ? Pourquoi m'empêchez-vous de jouer ?

LEANDRO. — Pour que vous m'écoutiez...

AMARANTA. — Nous n'avons pas de temps à perdre.

LEANDRO. — Précisément. L'occasion nous favorise tous deux, l'amour nous demande d'en profiter...

AMARANTA. — Décidément, par votre faute, je perdrai cette partie.

LEANDRO. — Nous allons la gagner ensemble... Je suis un gentilhomme. Je suis jeune. Je suis riche. Je vous apporte un cœur entier, et sur cet autel brûlant, je vous l'offre... sur ces lèvres divines où s'épanouit un perpétuel printemps...

*Il l'attire contre lui et l'embrasse. Elle desserre l'étreinte, s'écarte, baisse les yeux. Bartolus est entré sans bruit. Il les observe. Amaranta qui l'aperçoit, croit*

*que Bartolus a vu leur manège. Elle prend alors l'échiquier et le jette à la tête de Leandro.*

BARTOLUS. — Pourquoi tout ce bruit, ma
iérie ?

AMARANTA. — Il y a longtemps que vous étiez
i ?

BARTOLUS. — Vous baissiez les yeux quand je
is entré et tout à coup...

AMARANTA, *qui s'est ressaisie.* — Mon geste
us a surpris ?

BARTOLUS. — J'essaie de me l'expliquer.

AMARANTA, *qui imagine son mensonge.* —
est pourtant très simple... *(Leandro est très
al à l'aise.)* Approchez, je vais tout vous dire...
*Leandro cherche à s'éloigner.)* Restez, mon-
ieur... *(Leandro se rassied à regret :)* Alors,
oilà...

BARTOLUS. — Pourquoi les pièces sont-elles
ar terre ?

AMARANTA. — J'avoue que ça n'est pas leur
lace... en effet, et qu'à premier vue... C'est
ourtant bien simple et je n'ai aucune gêne à
out vous expliquer... *(Leandro esquisse une
rtie.)* De grâce, demeurez, monsieur. *(A
artolus :)* Il s'agit donc d'un simple accident...

LEANDRO. — D'un accident très simple.

AMARANTA, *qui cherche son explication.* —
otre élève m'a dit qu'il savait jouer, et, en
n effet, il joue bien. Il a pris votre place parce
ue je ne voulais pas rester longtemps sans rien
aire... Je m'étais donc dégagée...

LEANDRO. — Brillamment.

AMARANTA, *avec un débit de plus en plus
apide qui ne laisse pas à Bartolus le temps
'interrompre.* — Quand il m'a de nouveau
abilement mise en danger... en vérité, il me
errait de près lorsque, tout à coup, vous
ntendant venir et ayant, pour la seconde fois,
auvé ma reine, je me suis sentie tellement
oyeuse que j'ai voulu me lever d'un bond pour
ous faire voir. C'est alors que mon tablier a
enversé l'échiquier et les pièces et de là, tout
e fracas.

LEANDRO, *soulagé.* — De là, le fracas.

BARTOLUS. — Te voilà devenue forte joueuse.
t tu m'en vois ravi. Quant à vous, monsieur, je
uis heureux que vous sachiez jouer et de temps
n temps, comme distraction, vous essaierez
os forces.

*Leandro s'incline.*

BARTOLUS. — Je viens de réconcilier deux
hicaniers de voisins.

AMARANTA. — Voilà qui n'est guère dans vos
abitudes.

BARTOLUS. — Comme ils n'avaient pas le sou,
ai arrangé l'affaire. Et maintenant, allons
iner.

LEANDRO. — J'ai déjà mangé. Je vous prie de
ien vouloir m'excuser.

BARTOLUS. — Comme il vous plaira. Nous
omptons sur vous à souper.

LEANDRO. — Je ne voudrais pas importuner
adame et lui imposer ma présence.

AMARANTA. — Votre présence, monsieur, ne
urait causer le moindre désagrément.

LEANDRO. — Je suis confondu, madame...

BARTOLUS, *rendu visiblement nerveux par ces échanges galants.* — C'est cela. Retirez-vous et ne perdez pas un temps précieux à échanger des fadaises... Je vous verrai plus tard. Au revoir, monsieur. *(Leandro s'est éloigné.)* Le nigaud s'est un peu enhardi, ne trouvez-vous pas Amaranta ?

AMARANDA, *avec désinvolture.* — Je vous avouerai que je me sens indifférente à ses gestes comme à ses propos...

BARTOLUS. — Il n'est pas dangereux, j'en conviens, mais je crois inutile de lui donner le spectacle de charmes auxquels sa jeunesse ne peut pas être insensible...

AMARANTA. — C'est à peine si pendant votre absence il a levé les yeux sur moi.

BARTOLUS. — C'est déjà beaucoup trop.

AMARANTA. — Je lui ai posé une ou deux questions auxquelles il n'a pas répondu.

BARTOLUS. — Précisément, son silence m'inquiète un peu !

AMARANTA. — Vous voyez bien qu'il a refusé de se mettre à table avec nous !

BARTOLUS. — Justement. Je n'aime pas beaucoup ces façons-là.

AMARANTA, *hautaine.* — Me feriez-vous l'injure de vous en aller croire que j'ai perdu le goût ?

BARTOLUS. — Non certes... Bien au contraire...

AMARANTA. — Et que je m'en irais sottement troquer le mari que vous êtes contre un nigaud pareil ?...

BARTOLUS. — Je sais, Amaranta...

AMARANTA. — Il me faudra donc être toujours la victime innocente de vos odieux soupçons ? Parce que vous m'avez imposé, dans votre maison, la présence d'un étranger, il faut que je paie chaque jour des crimes que votre jalousie vous fait imaginer ?...

BARTOLUS. — De grâce, parlez plus bas.

AMARANTA. — Parce que vous avez compromis, en échange de quelques misérables ducats, la paix de votre foyer, vous me jetez l'injure au visage ?

BARTOLUS. — Parlez plus bas, vous dis-je.

AMARANTA. — C'est ainsi que vous comprenez votre métier d'époux ?

BARTOLUS. — Allons manger. J'ai faim.

AMARANTA. — Voilà bien un propos de mari. *(Elle imite la voix de Bartolus :)* Allons manger ! J'ai faim !...

*Bartolus disparaît, suivi d'Amaranta. Au moment où elle va franchir le seuil elle se retourne. Délicatement elle sort de son corsage le billet qu'elle y avait enfoui, et le jette adroitement dans la chambre de Leandro. Bartolus revient, sa serviette autour du cou.*

BARTOLUS. — Viens à table... Le repas est servi...

AMARANTA, *à mi-voix, avec beaucoup d'impertinence et de charme.* — Mangez.

*Et elle disparaît à son tour.*

RIDEAU

# ACTE III

## PREMIER TABLEAU

*Une rue à Cordoue. Quatre paroissiens sont venus en délégation supplier le curé Lopez de ne pas quitter la paroisse. Lopez, flanqué de Diego, les éconduit. Au moment où le rideau se lève, le curé revêtu d'une soutane neuve, essaie de prendre congé.*

LOPEZ. — Allez-vous-en. Je n'ai plus rien à vous dire.

DIEGO. — Sautez. On ne veut plus vous voir...

LOPEZ. — Voilà vingt ans que je vous enseigne et vous êtes aussi bêtes qu'autrefois !

DIEGO. — Sinon plus... Sauvez-vous.

PREMIER PAROISSIEN. — Vous ne pouvez pourtant pas nous quitter et nous priver de vos lumières !

LOPEZ. — Et pourquoi resterais-je auprès de vous ? Il ne vous reste, pour votre salut, ni foi, ce qui est très grave, ni argent.

DIEGO. — Ce qui est pire !

LOPEZ. — Puis-je être le compagnon de gueux pareils ?

DIEGO. — Le puis-je aussi ?

LOPEZ. — Je vous ai catéchisés...

DIEGO. — Graissés...

LOPEZ. — Goudronnés de ma doctrine et cependant vous voilà tout galeux...

DIEGO. — Morveux ! Chiasseux ! M... !

LOPEZ. — Eh bien, Diego !... Je vous ai sermonnés, encouragés, décrassés, et cela sans le plus petit résultat et vous vous étonnez que je fuie loin de vous ?

DIEGO. — On ose ?

PREMIER PAROISSIEN. — Si vous laissez la gale envahir le troupeau !...

LOPEZ. — Assez. J'ai décidé.

DEUXIÈME PAROISSIEN. — Ne nous quittez pas. Nous reconnaissons que vous êtes un curé plein de zèle, un prédicateur peu bruyant, n'aimant pas à tracasser les fidèles et préférant dormir avec eux...

TROISIÈME PAROISSIEN. — Nous n'oublierons pas, monsieur, que vous êtes le bienfaiteur des joueurs de boule et le grand instigateur de toutes nos réjouissances. Et les jours de fête nous ne nous étonnons pas de vous voir manger plus que tous, vous qui, plus que tous, êtes un exemple de piété.

LOPEZ. — Pas de discours, flatteurs. Je ne les entends pas.

DIEGO. — Bonsoir, les ouailles !

LOPEZ. — Vous savez que je suis destiné une plus haute fortune que de marcher à la tête d'un troupeau de baudets.

QUATRIÈME PAROISSIEN. — Nous augmenterons vos revenus.

TROISIÈME PAROISSIEN. — Votre salaire aussi sera élevé, voisin Diego.

DIEGO. — Je ne suis pas de ceux qui se laissent attraper par des promesses... Vous voudriez que je parle pour vous ? Que je parle en faveur de pareils chapons ?

LOPEZ. — Le mot est juste.

DIEGO. — Vous trouverez la clef de l'église sous la porte. Vous pourrez y entrer et chasser les corneilles.

LOPEZ. — Vous y trouverez mon surplis qui n'a qu'une seule manche, car c'est à cette misère que vous m'avez réduit... Quant au tronc des pauvres, je vous le laisse... Vous le consacrerez à une œuvre de piété.

DIEGO. — Il est vide.

LOPEZ. — C'est bien pour cela que j'en parle.

DIEGO. — Quant aux cordes du clocher, elles sont assez solides pour vous pendre.

LOPEZ. — Je les bénirai au besoin.

DIEGO. — On ferme.

LOPEZ. — Avant la nuit, nous vous aurons quittés.

DIEGO. — Pas d'argent, pas de suisse.

QUATRIÈME PAROISSIEN. — Nous ne pouvons pourtant pas perdre un curé aussi savant. Ni laisser partir notre fidèle, notre honnête sacristain, notre bon voisin Diego !

DIEGO. — Tant pis pour vous ! Il fallait faire le nécessaire.

TROISIÈME PAROISSIEN. — C'est-à-dire ?

DIEGO. — Mourir à propos... et épouser des femmes qui aient fait preuve de fertilité...

LOPEZ. — Et qu'il y ait ainsi des mariages, des baptêmes, des relevailles, des funérailles à n'en plus finir...

DIEGO. — Et que nos vieillards meurent gentiment... comme ça doit.

LOPEZ, *onctueux*. — Pour laisser la place à l'épanouissement de leurs fils.

DEUXIÈME PAROISSIEN. — Pour ma part, je suis prêt...

LES AUTRES PAROISSIENS. — Moi aussi. Aussi.

DEUXIÈME PAROISSIEN. — Nous ferons des enfants.

LES AUTRES PAROISSIENS. — Nous essaierons aussi... Nous promettons... On en aura.

DIEGO. — Vous ne savez même pas vous y prendre !

ENSEMBLE. — Vous nous direz... On fera ce qu'il faudra. On vous jure. Chacun y mettra du sien...

DIEGO, *méprisant*. — Des promesses !

ENSEMBLE. — On les tiendra !... Restez monsieur le curé. Restez, monsieur le sacristain.

L'UN D'EUX. — Si ma femme ne vous donne rien, avec votre permission j'en choisirai une autre...

UN AUTRE. — On va bien travailler. Vous aurez des surprises.

UN AUTRE. — Donnez-nous un délai mais ne nous quittez pas !

TOUS, *sur un ton de prière*. — Mais ne nous quittez pas !

LOPEZ. — Qu'en dis-tu, Diego ?

DIEGO. — Peut-être vont-ils finir par connaître leurs devoirs.

LOPEZ. — Dans ce cas, je veux bien vous prolonger le crédit. Je verrai si vous avez enfin appris les bonnes façons.

PREMIER PAROISSIEN. — Merci, monsieur le curé.

LOPEZ. — Il nous faut beaucoup de foi et un peu d'argent.

DIEGO. — Ou un peu de foi et beaucoup d'argent... Au choix.

*Arsenio et Milanès sont apparus.*

LOPEZ, *qui les aperçoit*. — Voici des gentilhommes. Eloignez-vous... Pas un mot de plus, allez-vous-en...

*Les paroissiens s'éloignent. Lopez et Diego s'écartent et saluent les deux seigneurs. Ils montent les marches du seuil et se dissimulent dans le coin de la porte.*

ARSENIO, *à Milanès*. — Tout cela est bien à la condition que Bartolus tombe dans le panneau... Depuis deux jours, il ne reçoit les clients que chez lui et ne veut plus quitter la belle.

MILANÈS. — L'espoir d'un joli coup à faire le décidera bien à s'absenter quelques instants.

ARSENIO. — Quelques heures, tu veux dire. Leandro n'aime pas que la besogne soit rapide et il veut prendre son temps.

MILANÈS. — Pour cela, il faut qu'il le lui laisse. Malheureusement nous n'enlèverons pas Bartolus de chez lui.

ARSENIO. — Le curé nous y aidera. Fais-moi confiance, Milanès.

MILANÈS. — Le moyen ?...

ARSENIO. — Je l'ai trouvé.

MILANÈS. — Tu vas lui offrir des ducats ?

ARSENIO. — Non pas. Il rendra même ceux qu'il a pris à Leandro.

MILANÈS. — Et sans qu'il nous en coûte, il sera notre allié ?

ARSENIO. — Notre complice obligatoire.

MILANÈS. — Dieu t'entende !

ARSENIO. — C'est fait. Je me suis assuré son concours... *(Ils se retournent et aperçoivent Lopez qui s'incline.)* Bonjour, seigneur Lopez.

LOPEZ. — Que me voulez-vous, mes amis ?

ARSENIO. — Vous êtes bien le curé de cette paroisse ?

LOPEZ. — Depuis vingt ans, messieurs. Vous me connaissez ?

ARSENIO. — Mieux encore. Nous vous apportons quelque chose de la part d'un marchand...

LOPEZ. — Vous avez cet argent ?

ARSENIO. — Nous avons cet argent.

LOPEZ. — De la part d'un marchand que je connais ?

ARSENIO. — Il nous a seulement dit : « Signor Lopez comprendra : c'est un ami. »

LOPEZ. — Je le connais sûrement.

ARSENIO. — Peut-être ne vous souviendrez-vous pas...

LOPEZ. — Ça m'étonnerait fort !

ARSENIO. — Il s'agit d'un certain Benito Pareira...

LOPEZ. — Benito Pareira ?... Voyons un peu. *(Il semble réfléchir :)* Benito Pareira... Mais oui, parbleu !... Bien sûr... Benito Pareira !...

ARSENIO. — Qui a quitté Cordoue il y a longtemps.

LOPEZ. — En effet. Je me souviens.

ARSENIO. — Petit.

LOPEZ. — Pas grand en effet... et trapu, je crois ?

ARSENIO. — Un peu difforme...

LOPEZ. — Avec une manière d'imperfection, c'est vrai !... Mais j'y suis ! Benito Pareira !...

ARSENIO. — Il avait épousé une beauté célèbre...

LOPEZ. — Je pense bien qu'elle était belle...

ARSENIO. — Maria...

LOPEZ. — Maria... Quelle affreuse mémoire !... Diego ?

DIEGO. — Je la vois encore... Maria !... Mais je ne connais qu'elle ! Maria qui épousa Benito Pareira !...

ARSENIO. — Grande...

LOPEZ. — Plutôt mince...

ARSENIO. — Pas très...

DIEGO. — Elle aura peut-être grossi !

ARSENIO. — Maria Guevana.

LOPEZ. — Maria Guevana.

DIEGO. — Maria Guevana.

LOPEZ. — Cela même. Ils habitaient... Diego ?

DIEGO. — Ici.

LOPEZ. — Cordoue, bien sûr, mais cela est bien vague et pourtant...

ARSENIO. — Si vous vous souvenez de l'endroit, vous aurez de la chance car ils n'existent ni l'un ni l'autre. *(Il a croisé les bras avec défi.)* Ah !...

LOPEZ. — Quelle aventure fâcheuse !

ARSENIO. — Vous êtes un vilain chien, monsieur.

LOPEZ. — Dites cela, monsieur, sans vous fâcher, et pardonnez-moi ma méprise.

ARSENIO. — Vous espériez nous extorquer de l'argent ?

LOPEZ. — Espérer est beaucoup dire, monsieur, surtout maintenant...

MILANÈS. — Cela vous est déjà arrivé.

LOPEZ. — Vous croyez ?

MILANÈS. — Vous avez reçu dernièrement de fortes sommes d'argent...

DIEGO. — Pas moi.

MILANÈS. — D'un jeune agent commercial qui a volé son maître et, après l'avoir volé, a pris la fuite.

DIEGO. — Voilà une nouvelle qui vient d'un pays froid.

ARSENIO. — Est-ce vrai ?

LOPEZ. — Si vous savez mieux que moi, je ne peux guère vous contredire...

ARSENIO. — Il s'agissait de cinq cents ducats.

LOPEZ. — Beaucoup moins, messieurs, plus de quatre fois moins.

ARSENIO, *fortement.* — Vous avez reçu cinq cents ducats.

LOPEZ. — Il m'en reste trois cents, je puis vous les rendre.

ARSENIO. — Vous tremblez, maintenant, monsieur le curé.

LOPEZ. — Je suis navré, messieurs, d'une pareille mésaventure... Et nous vous supplions au nom du ciel...

MILANÈS. — Vous serez pendus tous les deux.

LOPEZ. — Un seul peut suffire.

DIEGO. — Je ne veux pas être pendu tout seul.

LOPEZ. — Dans ce monde-là, Diego, la société n'est pas drôle...

DIEGO. — Quand même...

LOPEZ. — Ayez pitié, messieurs, nous sommes de pauvres victimes... Et si nous nous sommes laissés tenter, nous avons des excuses.

ARSENIO. — Nous ne voulons pas les connaître...

LOPEZ. — Voulez-vous de l'argent ? Cela nous fera plaisir de... restituer un bien si malencontreusement acquis.

ARSENIO. — Nous aimerions mieux constater à votre mine que votre repentir est sincère.

*Lopez et Diego prennent une attitude de profond respect.*

MILANÈS. — Il semble en effet... *(Lopez et Diego accentuent leur désespoir.)* Repos. *(Ils lèvent les yeux.)* Et à présent, écoutez-moi. Si vous faites ce que je vous dirai, vous ne risquez rien ni l'un ni l'autre...

LOPEZ, *qui lève les yeux.* — De quoi s'agit-il seigneur ?

ARSENIO. — Nous vous dirons plus tard...

LOPEZ. — C'est que nous ne voudrions rien faire qui soit contraire aux lois de notre Eglise...

MILANÈS. — Soyez tranquilles...

LOPEZ. — Nous vous demandons de ne pas abuser de la condition où nous sommes.

ARSENIO. — Vous aurez même d'autre argent.

LOPEZ. — Et vous nous laisserez celui que nous avons ?

ARSENIO. — Nous doublerons la somme.

LOPEZ. — Comme je vous le disais, il y a un instant, nous vous aiderons volontiers... à condition toutefois que vous n'exigiez pas de nous un crime.

ARSENIO. — Une simple complicité.

LOPEZ. — Puis-je savoir ?...

MILANÈS. — Vous connaissez Bartolus ?

LOPEZ. — C'est un voisin avec qui je suis lié par une très grande amitié.

MILANÈS. — Vous êtes donc bien placé pour le trahir.

LOPEZ, *qui ne peut réprimer un sourire.* — En effet... *(Il se reprend :)* Vous disiez, messieurs ?

MILANÈS. — Nous nous sommes jurés qu'il lui portera des cornes.

LOPEZ. — L'idée est ingénieuse, mais mon concours en la matière ne saurait être actif, vous le pensez bien !

ARSENIO. — Pensez-vous qu'il vous soit possible de l'attirer pendant deux heures au moins hors de sa maison ?

LOPEZ. — Certes, messieurs. C'est mon plus cher ami, et il me fait confiance, comme cela se doit entre amis.

MILANÈS. — Alors, venez, messieurs, nous vous expliquerons ce que nous attendons de vous.

DIEGO, *en s'en allant.* — Vous nous donnerez combien ?...

*Ils s'éloignent.*

RIDEAU

## TABLEAU II

*Une chambre chez Diego. Au milieu, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.*

BARTOLUS. — Quelle triste nouvelle vous m'apprenez-là, monsieur le curé.

LOPEZ. — N'est-ce pas, voisin ?

BARTOLUS. — Et si soudaine !

LOPEZ. — Si brutale, c'est vrai.

BARTOLUS. — Si imprévue, aussi.

LOPEZ. — Comme vous avez raison ! Si imprévue...

BARTOLUS. — Est-il vraiment possible qu'il soit si riche ?

LOPEZ. — Très possible, mon bon ami. Il ne

gnait pas grand'chose, c'est vrai, mais il y a ngtemps qu'il amasse.

BARTOLUS. — On le considère pourtant comme n pauvre sacristain ! On dit de lui : «L'honête, le pauvre Diego »...

LOPEZ. — C'est, je puis vous l'assurer, un omme serré et cupide.

BARTOLUS. — Il a cependant la réputation être un joyeux compagnon.

LOPEZ. — De temps à autre. Il ne me quittait ière.

BARTOLUS. — Et riche à milliers de livres !

LOPEZ. — Dieu sait la somme exacte !

BARTOLUS. — Et vous ?

LOPEZ. — Je la crois importante.

BARTOLUS. — Il est vrai qu'on voit, par la olonté et un honnête travail...

LOPEZ. — N'est-ce pas, voisin ?

BARTOLUS. — Sou par sou...

LOPEZ. — Comme vous dites vrai !...

BARTOLUS. — On arrive à la livre...

LOPEZ. — Et livre par livre, on arrive au sac.

BARTOLUS. — C'est la marche... Et cependant, utant que je me souvienne, Diego aimait la onne chère et il me semble que cela coûte.

LOPEZ. — A la table d'autrui, monsieur, cela e donne.

BARTOLUS. — C'est juste... Ainsi, vous me dites u'il est bien malade ?

LOPEZ. — Il est très malade...

BARTOLUS. — Et il m'a choisi comme xécuteur testamentaire ?

LOPEZ. — Vous seul.

BARTOLUS. — Et il y a vraiment pas d'espoir u'il guérisse ?

LOPEZ. — Pas d'espoir, que nous sachions !

BARTOLUS. — Il arrive quelquefois que même ans un cas désespéré...

LOPEZ. — Ou je me trompe fort, ou notre cher iego est au bord de la tombe.

BARTOLUS. — En somme, à votre avis, c'est a fin ?

LOPEZ. — Dieu seul le sait.

BARTOLUS. — Et vous ?

LOPEZ. — Je le crois fortement, voisin.

BARTOLUS. — Et notre cher ami n'a pas de arents ?

LOPEZ. — A vrai dire, très peu.

BARTOLUS. — Tant mieux. Il n'en aura l'esprit ue plus tranquille.

LOPEZ, *onctueux*. — C'est si vrai, ce que vous ites.

BARTOLUS. — Et quels sont ses médecins ?

LOPEZ. — Il n'y en a aucun en qui il ait onfiance.

BARTOLUS. — Ces gens-là sont d'ailleurs utiles en pareille extrémité.

LOPEZ. — Ils ne le disent pas, bien sûr, mais s le savent.

BARTOLUS. — Et qui rédige le testament du onhomme ?

LOPEZ. — C'est moi, mon cher maître, et cela e cause, vous le pensez bien du chagrin.

BARTOLUS, *qui suggère seulement, à mi-voix*. — Vous aurez peut-être quelque chose...

LOPEZ. — Dieu me préserve d'y penser en n pareil moment. J'ai trop de peine.

BARTOLUS. — La peine est inutile maintenant. Diego est un brave homme, j'entends bien, mais les braves gens ne sont pas éternels.

LOPEZ. — Et seule l'éternité compte, vous avez raison.

BARTOLUS. — Pas pour le moment. Il y a quelqu'un auprès de lui ?

LOPEZ. — Le temps vous presse sans doute ?

BARTOLUS. — Je n'aime pas beaucoup prolonger mes absences, mais enfin...

LOPEZ. — Quand les affaires l'exigent ?

BARTOLUS. — On ne peut guère se dérober. Vous avez raison. Et... il n'est pas seul à côté ?

LOPEZ. — Il a autour de lui beaucoup de gens qui, maintenant qu'il va mourir, prétendent à son affection... Et même certains gentilshommes qui voudraient bien se faire passer pour parents... Les riches ne sauraient manquer d'héritiers, monsieur.

BARTOLUS. — Ils ont tort de le tourmenter et je vous promets de veiller à cela.

LOPEZ, *qui s'est levé et est allé jusqu'à la porte*. — Apportez-le, je vous prie. *(On apporte Diego sur un lit. Il est accompagné de Milanès, d'Arsenio et de quelques paroissiens.)* Maintenant, vous pouvez voir dans quel état.

*Bartolus se penche et examine Diego.*

BARTOLUS, *qui lui prend la main*. — Je suis désolé, voisin Diego, de vous trouver si faible.

DIEGO. — Vous êtes le bienvenu, mais je m'en vais, monsieur.

BARTOLUS, *à Lopez, qui s'est écarté et avec regret*. — Je ne le trouve pas mal. Son teint n'est pas celui d'un mourant et ses yeux sont presque gais.

LOPEZ. — La lueur qui précède la mort, pas autre chose, monsieur.

BARTOLUS. — Cela ne me paraît pas aussi certain que vous semblez le dire.

LOPEZ. — Voyez comme il tâte le drap.

BARTOLUS, *content*. — C'est vrai. Regardez...

LOPEZ. — Ceci ne trompe guère.

BARTOLUS. — Tenez... Encore...

DIEGO. — Où sont-ils ?... Cher maître, asseyez-vous là, je vous prie. J'ai pris la liberté de vous envoyer chercher pour veiller à ce que je laisse...

BARTOLUS. — J'espère qu'il s'agit là d'une précaution que votre rétablissement saura rendre inutile...

DIEGO. — Vos vœux me touchent infiniment, monsieur, mais je sens que mes forces me quittent... *(Tout le monde secoue la tête tristement.)* Ne vous lamentez pas, voisin. Je ne peux pas rester toujours parmi vous, il faut disparaître chacun à son tour, et à cela, il n'y a pas de remède... S'il vous plaît, monsieur le curé, voulez-vous avoir la bonté d'écrire mon testament ? Vous, messieurs, serez témoins. Quant à vous, cher maître, je vous fais mon exécuteur testamentaire car vous êtes homme d'esprit et d'intelligence... Versez-moi un peu d'eau pour me désembrouiller la langue et éclaircir ma voix... *(Il boit :)* Je voudrais donc, en présence de mes voisins, avoir votre serment,

monsieur, que vous veillerez à l'exécution de ce testament.

BARTOLUS. — J'en fais le serment.

DIEGO. — Haussez-moi un peu, je vous prie, et approchez-vous tous de moi.

LOPEZ. — Nous vous écoutons, mon bon Diego.

DIEGO. — Premièrement, donc, quand j'aurai donné mon corps aux vers — car il faut les servir les premiers...

LOPEZ. — N'oubliez pas votre paroisse, voisin.

DIEGO. — Vous avez raison, je ne l'oublie pas, cette paroisse stérile et débauchée et je fais des vœux pour sa conversion. Aux pauvres, c'est-à-dire à toute la paroisse, je ne donne rien, ils n'ont rien, ils n'auront rien. Ainsi, ils ne connaîtront pas le regret. Cependant, je laisse l'emplacement nécessaire à la construction d'un hôpital, afin que les enfants prient pour moi.

BARTOLUS. — Quelle somme, monsieur ?

DIEGO. — Inscrivez deux mille ducats.

BARTOLUS. — C'est là un joli don dont on se souviendra longtemps.

DIEGO. — Les dons sont choses qui s'oublient quand on les a reçus...

BARTOLUS. — Il est pourtant des âmes reconnaissantes...

DIEGO. — Je sais, monsieur l'avocat et je connais votre délicatesse. C'est pourquoi je vous donne, à cause de la peine qu'il vous faudra prendre pour mener tout à bonne fin, deux mille ducats... vous pouvez mettre trois mille ducats...

BARTOLUS. — C'est beaucoup trop, monsieur.

DIEGO. — Revenons alors à deux mille.

BARTOLUS, *qui dicte à Lopez.* — Trois mille ducats.

DIEGO. — A M. le curé, mon vieux maître, je donne cinq cents ducats...

LOPEZ. — J'en fais le don à la paroisse.

BARTOLUS, *bas, à Lopez.* — Mais dites donc, ce gaillard-là m'a tout l'air de faire de la fausse monnaie.

DIEGO. — Pour un orgue neuf à l'église, cent ducats. Pour réparer le chœur, deux cents ducats. Pour le mariage de deux jeunes filles pauvres, et afin que les jeunes gens leur découvrent quelque beauté... — car mieux vaut parfois, pour enflammer un prétendant, être laide et riche que pauvre et belle...

LOPEZ. — Quelle est votre volonté à ce sujet ?

DIEGO. — Je donne par an deux cents aunes de grosse toile pour qu'elles ne soient pas à l'étroit dans leurs chemises et que la voilure soit proportionnée à la cargaison... A tous les sonneurs de cloches, je lègue des cordes neuves... Voilà... *(Il boit :)* Attendez... Pour vous, messieurs, que j'allais oublier...

ARSENIO. — Je vous en prie... Nous ne voulons rien.

DIEGO. — Soit.

BARTOLUS, *qui dicte.* — Rien. Rayez. *(A Diego :)* C'est tout, monsieur ?

DIEGO. — Aux petites dames qui, semblables aux Parques, filent la destinée des hommes... je donne cent écus pour s'acheter des remèdes.

BARTOLUS. — Ce sont là des legs insensés !

DIEGO. — Inscrivez, je vous prie... Mes moutons, mes bœufs, mes meubles, mon argenterie, mes bijoux et cinq cents arpents.

BARTOLUS. — Ça n'est pas possible.

DIEGO. — Que disiez-vous, monsieur l'avocat ?

BARTOLUS. — Où prendrai-je tout cet argent ? Je ne ne vois rien chez vous qui annonce une telle fortune, où trouverai-je ces sommes ?

DIEGO. — Où il vous plaira, monsieur, vous connaissez mieux que moi les affaires. Prenez l'argent où il est. C'est-à-dire où bon vous semblera... Je ne m'en soucie pas.

BARTOLUS. — Est-ce que vous vous moquez de moi ?

DIEGO. — Prenez garde. Je vous déshérite.

BARTOLUS, *prudent.* — Je voulais dire seulement...

DIEGO. — Que vous avez juré de veiller l'exécution de ce testament. Cela me suffit.

BARTOLUS. — Où sont les sacs d'écus ?

DIEGO. — Découvrez-les. Ceci est votre affaire. Au reste, vous savez mieux où se trouve l'argent et ne vous êtes pas privé de le prendre.

BARTOLUS. — Il s'agit d'un complot ?

DIEGO. — Sait-on, monsieur ?

BARTOLUS. — Je suis trahi, berné, insulté !..

ARSENIO. — Non, monsieur. Vous êtes simplement dupé...

BARTOLUS. — Je suis dupé, moi ?

LOPEZ. — Vous, monsieur. Dupé gentiment, proprement, artistement.

BARTOLUS. — On s'est moqué ?

LOPEZ. — On se moque encore. Il est bon que de fins matois comme vous soient dupés de temps en temps.

DIEGO. — C'est excellent pour la santé.

LOPEZ. — D'ailleurs, j'ajoute que nous sommes quittes car dans tous nos procès vous nous filoutez notre argent...

DIEGO, *qui rit aux éclats.* — Ah ! ce joyeux avocat ! Ah ! ah ! ah ! ce fripon ! Ah ! ah ah ! A boire, messieurs. Ah ! ce savant qui n'a plus rien à apprendre !... *(Il lui donne une tape qui le fait reculer :)* Je crois que cet accès va me guérir... Il me croyait mort et je bois à sa santé !... Il reniflait déjà un cadavre et le cadavre lui rit au nez !... Ah ! ah ...

BARTOLUS. — Je me vengerai, messieurs. Une pareille moquerie n'est pas tolérable. Je suis avocat.

DIEGO. — Vous plaiderez pour vous.

MILANÈS. — Vous imaginez-vous, que si cet homme avait été riche...

BARTOLUS. — C'est bon, monsieur. C'est bon.

MILANÈS. — Il aurait choisi comme exécuteur testamentaire un loup affamé comme vous ?

BARTOLUS. — Soit, messieurs. C'est bien. C'est très bien.

LOPEZ. — Un avocat, qui pareil à une sale araignée, embusquée dans sa toile, attrape toutes les mouches qui passent auprès du piège ?...

DIEGO. — Un remède qui me calme ma fièvre ?... *(Il s'est levé :)* Je ne me suis jamais senti aussi bien... Quel réconfort de vous voir, mon bon maître nigaud...

BARTOLUS. — On a voulu me tenir éloigné de ma maison !... Où est ma femme ?... On m'a pris

a femme. Un scélérat m'aura volé ma femme...
ARSENIO. — Cela vous apprendra à tout nvoiter et à ramer dans la barque de tout le onde...
BARTOLUS. — Souviens-toi, curé, souviens-toi... *A Diego :)* Et toi aussi coquin, souviens-toi.
DIEGO. — Attendez, monsieur. Ne partez pas. me reste un legs à vous faire.
BARTOLUS. — Souvenez-vous, canailles... Souenez-vous et tremblez... Je vous garde un chien e ma chienne...
LOPEZ. — Vous n'êtes pas homme à le donner, oisin...

*Bartolus sort.*

MILANÈS. — Et maintenant, messieurs, uivons-le, harcelons-le, et protégeons notre mi. A l'heure qu'il est, il a réussi. Il n'a pas û perdre un temps si précieux.
LOPEZ. — Espérons qu'il aura su profiter argement. *(Entre ses dents :)* Pardonnez-moi, on Dieu...
MILANÈS. — Allons, Diego, tu t'en es bien iré.
LOPEZ. — Admirablement bien tiré.
MILANÈS. — Et tu seras également bien payé.
DIEGO, *en s'en allant.* — J'aurai combien, nessieurs ?

RIDEAU

## TABLEAU III

*Une rue comme au premier acte. Amaranta apparaît, accompagnée de Leandro. Ils sortent de la maison de Bartolus.*

AMARANTA. — Ainsi, pour moi ?...
LEANDRO. — Pour vous, madame.
AMARANTA. — Vous avez accepté de coucher ur la paille ?
LEANDRO. — Oui...
AMARANTA. — Et vous avez couru mille langers.
LEANDRO. — En effet...
AMARANTA, *malicieusement.* — Et vous vous n étonnez ?
LEANDRO. — Excusez-moi.
AMARANTA. — Il eût été tellement plus beau que cela vous eût semblé naturel.
LEANDRO. — C'est vrai. Vous me confondez.
AMARANTA. — Et qu'au lieu de vanter vos mérites, vous m'ayez laissé le soin de les deviner.
LEANDRO. — Pardonnez-moi...
AMARANTA. — Il me plaît de vous taquiner, mais je vous crois sincère.
LEANDRO. — Eperdûment...
AMARANTA. — Mais vous avez, je l'avoue, une étrange façon de me le prouver...
LEANDRO. — Dites-moi ce qu'il convient de faire... Je suis à vos ordres.
AMARANTA. — Vous ne devinez pas ?
LEANDRO. — Je cherche... et je suis tellement confus du bonheur que me cause votre présence...
AMARANTA. — Que vous en oubliez que le temps est précieux et qu'il ne faut pas le perdre en paroles...
LEANDRO. — En effet...
AMARANTA. — Vous êtes là qui, depuis une heure, recouvrez de mots votre flamme, au risque de finir par l'étouffer... Vous me dites galamment des choses que vous semblez incapable de me faire connaître... Vous me parlez fiévreusement d'amour et je cherche en vain ce que vous voulez dire... Vous trépignez sur place et nous n'avançons pas.
LEANDRO. — La joie me transporte à un tel point...
AMARANTA. — Il faut prendre votre joie avec modération. La joie ne suffit pas au plaisir. Vous me faites l'effet de ces pauvres sots que la vue d'un billet fait danser. N'est-il pas plus adroit d'être calme et de se procurer l'argent ?
LEANDRO. — Si vous saviez pourtant comme il me tarde...
AMARANTA, *ingénument.* — De quoi faire ?
LEANDRO. — Ne m'obligez pas à répondre alors que vous savez fort bien.
AMARANTA. — Dites-moi mon savoir.
LEANDRO. — Le désir que j'ai...
AMARANTA. — Encore faut-il que je le partage...
LEANDRO. — ...Ce billet que vous m'avez envoyé !
AMARANTA. — Vous savez que les femmes ont d'étranges lubies...
LEANDRO. — Mais vous n'en aurez pas...
AMARANTA. — Qu'en savez-vous ?
LEANDRO. — Vous m'avez reproché, il y a un instant...
AMARANTA. — De perdre un temps précieux ?
LEANDRO. — C'est vrai.
AMARANTA. — Alors, qu'attendez-vous ?
LEANDRO. — Venez.
AMARANTA. — Où m'emmenez-vous ?...
LEANDRO. — Laissez-vous conduire.
AMARANTA. — Je vous connais à peine. Je ne vous suivrai pas.
LEANDRO. — Je sais un endroit qui n'est pas loin d'ici...
AMARANTA. — J'en connais un autre qui est beaucoup plus près et nous sauvera les minutes dont nous avons besoin. Entrons ici faire visite à une amie... C'est une très jolie maison et on nous y accueillera, monsieur, à bras ouverts... Venez, poltron...

*Ils viennent de disparaître quand Bartolus apparaît fou de rage. Il va jusqu'à la porte de sa maison et frappe.*

BARTOLUS. — Ouvrez la porte... que je puisse rager chez moi à mon aise. Eh bien ! ma fille, m'entendez-vous ?... Ouvrez, vous dis-je, et ne me mettez pas en colère... Eh bien ! torchon... vous allez m'obéir ? Est-ce que vous dormez, paresseuse ?... *(Il crie.)* Ne me faites pas élever la voix, drôlesse !... Evitez-moi de tout briser et vous avec... Personne ?... Amaranta ?... Ma femme !... Mon bijou !... Ma douce aimée... *(Changeant de ton :)* La garce !... Amaranta...

C'est moi. C'est Bartolus. *(A lui-même :)* J'ai tort de dire mon nom. *(Il appelle et contrefait sa voix :)* Madame... Je suis le seigneur Alfonso... et je viens de la nouvelle Espagne pour vous voir... Où es-tu, Amaranta ?. *(Il frappe à nouveau :)* Leandro, mon studieux élève, interrompez un instant votre étude et descendez jusqu'à la porte... Lui non plus !... Il n'est pas là !... Je suis à la porte de chez moi et mon logis est déserté ? *(Il fouille dans ses poches :)* Les brigands m'ont fait perdre la tête... *(Il ouvre et entre chez lui. On entend des bruits de portes qui claquent, des appels, des menaces :)* Où êtes-vous ? Où te caches-tu, gueuse ? Scélérate ! Chiens !...

*Lopez, Arsenio, Milanès et Diego sont apparus.*

LOPEZ, *prudemment.* — Sa fureur ne semble pas s'être calmée. Il va faire quelque mauvais coup.

DIEGO. — Ecoutez-moi quel vacarme il fait là-dedans !

LOPEZ. — C'est le diable qui gronde chez lui.

DIEGO. — Les articles du code sont déchaînés.

LOPEZ. — Peut-être ferions-nous bien de nous risquer... *(Il s'efface prudemment.)* Passez, messieurs.

DIEGO. — Après vous.

LOPEZ. — Il est peut-être plus sage d'attendre ici.

*Diego entre dans la maison. Le bruit continue.*

MILANÈS. — Le drôle se livre peut-être à quelque violence sur lui-même.

ARSENIO. — Il n'est pas assez vaillant pour ça.

*Diego réapparaît.*

DIEGO. — Il est dans une fureur de lion.

LOPEZ. — Personne dans la maison ?

DIEGO. — Il est seul avec sa colère. Si vous voyiez comme les cuillers à pot, les plats, les bouilloires, les verres volent à travers la chambre !

LOPEZ. — S'il démolit son propre bien, c'est qu'il a complètement perdu la tête. Peut-être serait-il sage que nous nous écartions. Avec les fous...

MILANÈS. — Nous vous protégerons. Soyez sans crainte.

LOPEZ, *qui tressaille à chaque bruit.* — Il vaut mieux rester, en effet... A quatre que nous sommes... nous avons le devoir d'être braves.

ARSENIO. — Leandro aura emmené la belle.

LOPEZ. — Vous pensez bien !

ARSENIO. — Et maintenant il aura terminé son affaire...

LOPEZ, *avec pudeur.* — M^me^ Bartolus est assurément de ces femmes auprès desquelles on ne se fait pas prier...

*Lopez vient à peine de terminer sa phrase qu'il fait un bond en arrière, Bartolus apparaît sur le seuil.*

BARTOLUS. — Ah, vous voilà, vous autres. Vous venez rire de moi, brigands que vous êtes ! Je suis devenu pour vous un objet de curiosité une manière d'effrayante comète sur laquelle on fait des complaintes ? Vous avez juré de me faire perdre la tête ?... Et vous croyez que je suis homme à me laisser tordre le cou ?... Eh bien ! nous allons voir... qui sera en fin de compte dupe de l'autre !... Et avant qu'il soit longtemps, vous aurez le regret de votre coquinerie... *(Amaranta apparaît alors, accompagnée de Leandro. Elle paraît calme, hautaine, et manifeste à peine son étonnement.)* Vous aussi vous voilà !

AMARANTA, *très calme.* — Me voici, en effet. Et je m'étonne d'un aussi peu galant accueil.

BARTOLUS. — Et quel joli voyage avons-nous fait ?

AMARANTA. — Je vous en conterai bien volontiers les plus menus détails.

BARTOLUS. — Dans quel jardin nous sommes-nous promenés ?

AMARANTA. — Je répondrai à vos questions quand vous daignerez me les poser aimablement.

BARTOLUS. — Chez quelle cousine avons-nous été en visite ?

AMARANTA. — C'est ainsi que vous m'accueillez ? Je ne puis aller à l'église sans être ainsi soupçonnée ?

BARTOLUS. — A l'église ? Madame est allée à l'église ?

AMARANTA. — Oui. Et vous mettez auprès de moi de jolis jeunes gens, des jeunes gens bien élevés qui me font honneur !...

BARTOLUS. — L'état où je suis ne me permet pas de vous comprendre à demi-mot.

AMARANTA. — Vous avez fait de Monsieur votre favori ?

BARTOLUS. — Il vous a manqué ?

AMARANTA. — A ce point que je vous demande de le reprendre. Je ne veux plus qu'il s'approche de moi pour me faire honte.

BARTOLUS. — Qu'est-ce que c'est ? Quelle injure vous a-t-il faite ?

AMARANTA. — Il s'est conduit comme un nigaud qui n'entend rien aux règles de la bienséance. J'ai été obligée de le pousser devant moi comme un mouton. Les gens se moquaient de moi et me raillaient à ce point que je rougis encore quand j'y pense.

BARTOLUS, *à Leandro qui baisse les yeux.* — Vous entendez ?

AMARANTA. — Il me laissait bousculer par la canaille, et il me fallait toujours le pousser devant moi.

BARTOLUS. — Vous le poussiez ?

AMARANTA. — Au prix d'un effort dont je suis encore accablée.

BARTOLUS. — Il est vraiment si stupide ?

AMARANTA, *scandalisée.* — Mieux que cela !

BARTOLUS, *gravement.* — Mieux que cela !

AMARANTA. — Tandis que les autres, de bons et pieux gentilshommes écoutaient attentivement le prêtre, lui s'est endormi comme une bûche...

BARTOLUS. — Il s'est endormi à vos côtés ?

AMARANTA. — Il y a pire encore.

BARTOLUS, *presque solennel.* — Il y a pire ncore ?

AMARANTA. — Il s'est mis à jouer de la ornemuse avec son nez et cela faisait une jolie usique... Et je n'ai pas fini.

BARTOLUS. — Que s'est-il passé ensuite ?

AMARANTA. — Il s'est mis à parler en dormant, out haut et tout le monde l'écoutait. Vous naginez mon affreuse gêne, pendant tout ce emps-là. Il parlait de lois, d'appels, de décla- ations, de mandats, d'excommunications, d'exé- utions et d'autres diableries...

LEANDRO. — Je vous en prie, pardonnez-moi.

AMARANTA. — Non, monsieur.

LEANDRO. — Je dois avouer que je ne suis as digne de vous accompagner.

AMARANTA. — Il est bien temps de vous en percevoir.

LEANDRO. — J'ai été élevé, hélas...

AMARANTA. — Comme un âne, un âne d'avocat destiné à porter des livres.

BARTOLUS. — Mais, dites-moi un peu, qu'est-ce ue vous alliez faire à l'église ?

LOPEZ. — Comment, monsieur ? Que venez- ous de dire ? Vous lui demandez ce qu'elle llait faire à l'église ?... Je ne me trompe pas ?... Vous avez posé la question ? Parce que vous tes à moitié hérétique, vous voudriez qu'elle e devint aussi ?... Vous osez reprocher ses rières à une dame pieuse ?

ARSENIO. — Vous avez mauvais cœur à ce oint ?

LOPEZ. — L'Inquisition en sera informée, nonsieur.

DIEGO. — Et vous aurez de nos nouvelles.

LOPEZ. — Je vous dénoncerai.

DIEGO. — Et nous serons témoins.

LOPEZ. — En nombre suffisant, pour vous aire pendre.

DIEGO. — Vous avez le sang chaud, mais un agot vous échauffera bien davantage.

LOPEZ. — Vous n'avez pas de religion et cela e saura.

DIEGO. — Avec votre fortune, on fondera une elle abbaye.

LOPEZ. — Dont Madame pourra être abbesse.

DIEGO. — Quand son mari sera pendu...

BARTOLUS. — Mais, permettez, messieurs...

LOPEZ. — Nous ne permettons rien...

BARTOLUS. — Mes bons messieurs, entendez- noi...

LOPEZ. — Nous n'entendons rien...

BARTOLUS. — Ça n'est pas la pratique que je lâme. Ce sont les circonstances.

LOPEZ. — N'essayez point de chicaner ! Les irconstances...

BARTOLUS. — Je suis tout prêt à faire des xcuses.

LOPEZ. — C'est à Madame, d'abord, que vous levez les présenter.

BARTOLUS. — Ma chérie...

AMARANTA. — Laissez-moi. Vous m'avez fait rop de peine et aussi trop de honte.

BARTOLUS. — Ma colombe...

AMARANTA. — Les mots ne suffisent pas au ardon.

BARTOLUS. — Vous êtes la bienvenue au logis.

AMARANTA. — A la condition que je n'en sorte pas !

BARTOLUS. — Vous sortirez quand bon vous semblera. Vous irez où il vous plaira... Mes yeux sont dessillés maintenant. Et je vous promets, ma douce aimée...

AMARANTA. — Vous connaissez ma faiblesse et vous vous jouez de moi.

BARTOLUS. — Je vois mon erreur et je la confesse publiquement.

AMARANTA. — Jusqu'au jour où vous voudrez vous venger...

BARTOLUS. — Jamais...

AMARANTA. — Je sais le poids de vos serments...

BARTOLUS. — J'ai été stupide et je vous dédommagerai.

AMARANTA. — De quelle façon ?

BARTOLUS. — Vous aurez des toilettes.

AMARANTA. — Et puis ?

BARTOLUS. — Une voiture.

AMARANTA. — Et encore ?

BARTOLUS. — Des bijoux.

AMARANTA. — Et vous pensez que cela suffit à mon bonheur ?

BARTOLUS. — Ou, au lieu de tout cela, si vous le préférez, vous serez libre...

AMARANTA. — Pas « au lieu », mais « avec » !

BARTOLUS. — Avec tout cela...

AMARANTA. — Vous savez, mon pauvre ami, combien je suis faible... Je veux, une dernière fois, vous donner votre chance... J'espère que vous aurez la galanterie de m'en savoir gré... et je vais essayer de trouver dans la paix du logis l'oubli de votre fâcheuse erreur...

*Elle s'incline et rentre au logis.*

BARTOLUS. — Vous voyez, messieurs. Nous voici réconcilliés. Quant à vous, mon élève, ne vous faites pas voir pendant quelques jours. J'espère que le temps calmera sa colère... Et, pour l'amour de Dieu, apprenez à être plus hardi... Venez.

LEANDRO. — Non, monsieur, je ne resterai point.

BARTOLUS. — Je vous prie...

LEANDRO. — Pas du tout.

BARTOLUS. — Allez dans votre chambre.

LEANDRO. — Je n'ai plus rien à apprendre chez vous.

LOPEZ. — Il en sait aussi long que vous.

LEANDRO. — Pas tout à fait. Mais je sais que la femme d'un vieillard jaloux peut être jeune, jolie et pleine d'esprit, et joindre à toutes ces qualités une inaltérable vertu.

BARTOLUS. — Mais que signifie ce changement de ton et de langage ? Qui donc êtes-vous ?

LEANDRO. — Un gentilhomme.

MILANÈS. — Le seigneur Leandro, le plus brillant gentilhomme de Cordoue.

ARSENIO. — La coqueluche de toutes les femmes...

BARTOLUS. — Mais alors... ma femme ?

LEANDRO. — Soyez sans crainte...

BARTOLUS. — Non ?

LEANDRO. — J'ai éprouvé sa fidélité.

BARTOLUS. — Vraiment ?

LEANDRO. — Je l'ai trouvée aussi inébranlable que le destin.

BARTOLUS. — Et vous avez osé me jouer une aussi odieuse comédie ?

JAMIE, *qui est apparu.* — Oui, monsieur.

BARTOLUS, *que l'intervention de Jamie fait sursauter.* — Bonjour, monsieur. Qu'est-ce encore ?

JAMIE, *d'une voix à faire trembler Bartolus.* — Je suis l'instigateur du complot, afin de vous rendre jaloux sans attenter à la pureté de votre femme. Elle est belle et vertueuse, et si vous continuez à la traiter comme une esclave, j'exposerai, aux yeux de tous, devant la justice, les vilenies de votre vie scélérate...

BARTOLUS, *très humblement.* — Vous me connaissez donc ?

JAMIE. — Vous savez bien que je vous connais et que je puis produire témoins.

BARTOLUS. — Je vous en prie, mon bon monsieur...

JAMIE. — Vous m'avez volé une partie de mon patrimoine...

BARTOLUS. — Je n'en ai pas le souvenir...

JAMIE. — Et j'ai voulu vous infliger une leçon...

BARTOLUS. — En effet. Je vois à présent.

JAMIE, *brusquement.* — Saurez-vous au moins en profiter ?

BARTOLUS. — N'en doutez pas, noble seigneur.

JAMIE. — Dans ce cas, faites loyalement la paix avec votre femme... et serrez la main à Monsieur... Il vous a fait, vraiment, beaucoup d'honneur...

BARTOLUS. — Soit. Je signe la paix. *(A part, en serrant les dents :)* Il faut tout avaler. *(A Leandro, avec un sourire :)* Touchez-là monsieur. Non seulement je ne vous garde pas rancune mais encore je vous remercie...

JAMIE. — Vous pouvez aller.

BARTOLUS, *qui rentre chez lui.* — Au revoir messieurs... *(Entre ses dents :)* Le diable vous emporte !

LOPEZ. — Le drôle ravale sa colère. Il est capable d'en crever.

DIEGO. — Nous aurons enfin un bel enterrement...

ARSENIO. — Dites-nous, Leandro, vous n'êtes guère bavard !

MILANÈS. — Entre nous, que s'est-il passé ?

LOPEZ, *qui se penche curieusement.* — Contez-nous cela un peu...

LEANDRO. — Cette femme est adorable.

LOPEZ, *alléché.* — Mais encore ?

LEANDRO. — Elle a un charme exquis.

MILANÈS. — Ça n'est pas une réponse.

ARSENIO. — Auriez-vous déjà pris dans l'étude du droit l'habitude des équivoques ?

LEANDRO. — Je vous saurais gré, messieurs, de ne pas me questionner.

LOPEZ. — Quel dommage !

LEANDRO. — Ce n'est pas le fait d'un gentilhomme de conter ses exploits.

MILANÈS. — Bel artifice, vraiment, pour masquer une défaite !

LEANDRO. — Une défaite m'eût laissé moins joyeux !

ARSENIO. — Alors, chantez ouvertement victoire !

LOPEZ, *réjoui.* — Et ne craignez surtout pas de tout nous dire...

LEANDRO. — Messieurs, je ne puis vous faire qu'une réponse. Interprétez-la comme il vous plaira. Je n'ai pas à me plaindre de la belle...

RIDEAU.

# SIX HEURES
# CHAUSSÉE D'ANTIN

Comédie en un acte
de ROGER-FERDINAND

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 6 mai 1941 au Théâtre de l'A. B. C.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by ROGER-FERDINAND.

Supplément au N° 407 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

*La scène se passe chez Léon, dans le cadre banal d'un salon bourgeois, un quelconque soir de semaine, avant l'heure du dîner. Au lever du rideau, la pièce est sombre, éclairée seulement par une lampe de chevet. Face au public, un monsieur d'allure respectable est assis, seul en scène. On devine qu'il n'est pas chez lui, puisqu'aussi bien il a gardé son chapeau et ses gants à la main et aussi un bouquet. On devine encore qu'il attend depuis assez longtemps puisqu'aussi bien il paraît assoupi et que son journal est tombé à ses pieds. La porte du fond s'est ouverte doucement, et une jeune femme, en tenue de ville est entrée. Elle a croisé les mains sur ses yeux et a fait un bond jusqu'au visiteur. Celui-ci a ouvert les yeux et comme échappé d'un rêve, est demeuré dans une attitude de complète stupéfaction. C'est ainsi qu'il apparaîtra au public, quand l'éclairage sera devenu normal.*

LOUISE, *qui s'est jetée à ses genoux et a enfoui sa tête dans les mains du visiteur.* — Pardon, Léon. Pardon, mon Léon. Je te demande pardon, chéri. Oh ! je sais bien, les apparences sont contre moi. Je t'assure pourtant que je ne suis pas coupable. Je le jure sur maman, sur grand-mère, sur tout ce que tu voudras. Je le jurerais sur notre enfant si nous avions eu la chance d'en avoir un. Serre-moi bien la tête tout contre toi. Je suis si bien comme ça, aux genoux de mon Léon. Je suis ta Louise, je le promets, autant ta Louise que je l'étais au premier jour et tu es mon Léon, aujourd'hui comme hier. Dis-moi que tu me crois, mon amour, que tu as confiance en moi et que tu me pardonnes. *(Plaintivement :)* Non ? Oui ? Tu étais là tout seul, dans ton coin, comme un chien malheureux qui a perdu sa maîtresse et qui roule sa peine de ses bons gros yeux ! Depuis longtemps, tu étais là ?

EDOUARD, *d'une voix grave.* — Depuis six heures et demie, madame.

LOUISE, *dans un grand cri.* — Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ? Qui a parlé ? Où suis-je ? *(D'un mouvement rapide, elle s'est levée, a couru jusqu'au commutateur, a allumé. Elle regarde le visiteur. Leur stupéfaction est égale.)* Comment ? C'est vous, Edouard ? Ici dans ce fauteuil ? A cette heure-ci et vous ne dites rien ? Vous me laissez parler sans me dire : « Je suis Edouard. Je ne suis pas Léon. » Vous l'avez vu ? Vous ne l'avez pas vu ? Il est rentré ? Il n'est pas rentré ? Vous êtes au courant ? Vous n'êtes pas au courant ? C'est Léon qui vous a dépêché ? C'est cela, n'est-ce pas ? Il ne reviendra pas. Jamais. *(Dans un gémissement :)* Léon. Pardon, Léon. Il est ici ? Caché ? Où est-il ? A côté ? Il me guette comme un proie qu'il est décidé à abattre ? Pour l'amour Dieu, Edouard, répondez-moi et n'attendez que je devienne folle. Je sens que je vais cri *(Effectivement, elle crie :)* Léon. Lé-on. A si vous saviez ma situation, mon pau Edouard ! *(Elle tombe dans ses bras.)* Si vo imaginiez un seul instant dans quel pétrin suis... *(Dans les larmes :)* Vous êtes insouciant, indifférent à ma peine alors que tant besoin de secours... *(Gravement :)* Lé n'est pas mort au moins ? S'il l'est, dites-le d'un coup. Je préfère savoir. Je promets que serai courageuse. Je suis prête à mourir, aussi... J'y pense, Edouard, si cela m'arrive, si cela nous arrive à tous les deux — ce qui probable — alors voilà, vous vous occuperez tout. *(Dans les larmes :)* Ma paroisse est Sai Honoré. Notre coin au Père-Lachaise. *(Edoua a sorti un mouchoir.)* Et le notaire, quai Grands-Augustins. *(Ils pleurent tous les deu* Quand tout sera fini, vous serez gentil prendre le train pour Saint-Léonard où j'ai u sœur. Vous expliquerez tout à Josette av beaucoup de ménagements. Vous le promett Edouard ? De là, vous irez à Dax où j Maman. Pardon, maman. *(Edouard, boulever inscrit sur un calepin. Puis Louise fait tendre des plaintes.)*...Je pars... Mon sac Pas mon sac. Le tiroir... en haut. Les sels... me lâchez pas, Edouard !.. Soutenez-moi tête... doucement sans chatouiller. Aïe... Po tez-moi dans ma chambre. Ne me pincez p Edouard. Les mains à plat, par en dessou Dégrafez-moi... Il n'y a pas de boutons... C'e une pression... Ouvrez la fenêtre, j'étouffe Il est quelle heure ?

EDOUARD. — Huit heures.

LOUISE. — Et Léon n'est pas rentré ?

EDOUARD. — Je n'ai vu personne. Vous m'av prié à dîner... je suis venu seul à six heur et demie. Ma femme était souffrante. La bon m'a dit d'attendre.

LOUISE. — Anna n'est pas là ?

EDOUARD. — Elle revenait du savon. Elle e repartie au fromage.

LOUISE. — Elle a pensé au beurre ?

EDOUARD, *toujours planté au milieu de scène avec Louise dans ses bras.* — Ça, je n sais pas, madame. Où je vous dépose ?

LOUISE. — Sur le divan. Ça va un peu mieu Mais ne remuez pas vos mains sans arrêt. Vou me chatouillez, Edouard... Rendez-vous compt que je suis une pile, ce soir. *(Edouard l'a enfi déposée.)* Merci, Edouard. *(Très femme d monde :)* Asseyez-vous, cher ami, je vous e prie... Quoi de neuf ?

EDOUARD. — Mais, je ne sais rien, madam Je suis encore sous le coup de l'émotion.

LOUISE. — Quelle émotion ? Vous avez des ennuis ?

EDOUARD. — Je pense aux vôtres.

LOUISE. — Vous les connaissez donc ?

EDOUARD. — Du tout, mais j'imagine.

LOUISE. — Vous ne pouvez pas les imaginer, mon cher. Car vous n'avez encore rien vu. Vous ne soupçonnez pas, Edouard, dans quelle affreuse situation nous sommes. Sinon vous claqueriez des dents comme un malheureux. Si vous deviniez un seul instant le centième de ce qui m'arrive et le millième de ce qui m'attend, vous seriez mort de peur, Edouard. *(Presque sans voix :)* Cela va être tragique et à coup sûr sanglant. Je ne vous en dis pas plus.

EDOUARD. — Si je revenais un autre jour ?

LOUISE. — Non. Vous êtes là. C'est mieux ainsi.

EDOUARD. — Mais qu'est-ce qui va se passer ?

LOUISE. — Nul ne peut le prévoir. Il va se passer un monde de tragédies. Des hurlements, des bris de meubles, des coups et peut-être des balles.

EDOUARD. — Ici ?

LOUISE. — Ici.

EDOUARD. — Bientôt ?

LOUISE. — Dans un instant. N'y pensez pas.

EDOUARD. — A quel propos ?

LOUISE. — Vous le verrez bien le moment venu. Ces meubles seront autant de cibles. Je connais trop Léon. Vous l'avez quelquefois vu en colère ?

EDOUARD. — Jamais.

LOUISE. — C'est un lion. Il rugit, il bouscule tout sur son passage. Il voit rouge. Il frappe à tort et à travers. Il ne connaît plus personne. C'est effrayant. Un vrai spectacle d'asile. N'y pensez pas...

EDOUARD. — Et vous ne pensez pas que ma place n'est pas ici ce soir ?

LOUISE. — Au contraire, Edouard. Vous tombez à pic. J'ai besoin d'un témoin. Est-ce que Léon va s'en prendre uniquement à moi ou à la terre entière, donc à vous, même au chat. Où est Minou ?

EDOUARD. — Je ne l'ai pas vu.

LOUISE. — Il aura flairé le massacre. Il s'est caché, tant mieux !... Lui au moins ne sera pas victime.

EDOUARD. — Et moi ?

LOUISE. — N'y pensez pas. Chut ! *(Elle prête l'oreille.)* J'entends l'ascenseur. C'est lui. C'est Léon. *(Vivement :)* Alors voilà. Pas un mot. Vous ne savez rien. Vous m'avez vue. Je ne vous ai rien dit. Vous gardez un air naturel. Vous vous contentez de dire : « Bonjour, Léon » ou de répondre : « Oui, Léon... Non, Léon ». Je peux compter sur vous, n'est-ce pas Edouard ? Il peut se faire que dans sa furie, il vous tienne pour responsable de notre malheur, qu'il vous prenne à partie, qu'il reconnaisse même en vous son rival — vous savez ce que c'est qu'un homme qui n'a plus sa raison — quoi qu'il arrive et quoi qu'il fasse, laissez faire, ne dites rien et soyez naturel. C'est promis ?

EDOUARD. — Si seulement je savais de quoi il retourne ? Cette situation est affolante, madame.

LOUISE. — Elle l'est plus pour moi que pour vous, je pense.

EDOUARD. — Sinon que, moi, je n'y suis exactement pour rien !

LOUISE. — Moi non plus. Je ne suis pas une grue, que je sache.

EDOUARD. — Peut-être !

LOUISE. — Comment, peut-être ? En voilà un malpropre !... *(Elle change de ton:)* L'ascenseur est passé. Ça n'est pas lui... J'en étais sûre. Il ne reviendra pas. Je ne le reverrai jamais. *(Elle repart dans les larmes.)* Ma vie est finie, Edouard. Je suis une malheureuse. Léon est mort.

EDOUARD. — Léon est mort ?

LOUISE. — Sûrement. Je l'aurai tué sans m'en apercevoir.

EDOUARD. — Quand ?

LOUISE. — A six heures.

EDOUARD. — Où ?

LOUISE. — Chaussée d'Antin. Pardon, Léon. Pardon, mon Léon.

EDOUARD. — Mais enfin, il y a un instant vous l'attendiez ?

LOUISE. — Oui.

EDOUARD. — Et maintenant, vous dites qu'il est mort !

LOUISE. — Oui.

EDOUARD. — Ça ne va pas ensemble !

LOUISE. — Si.

EDOUARD. — C'est drôle, avouez !

LOUISE. — Ah ! vous trouvez ça drôle, vous ! Vous avez de ces mots qui consolent !

EDOUARD. — Mais je suis aussi pur que l'enfant qui vient de naître, moi, madame.

LOUISE. — Vous n'avez pas besoin de le dire. Ça se voit !... *(Elle prête l'oreille à nouveau.)* Chut ! revoilà l'ascenseur. Cette fois, c'est lui. Je le sens. C'est Léon. Vous avez entendu claquer la porte ?

EDOUARD. — Non.

LOUISE. — Vous êtes donc sourd avec ça !... Chut ! Alors, voilà, Edouard, mes dernières recommandations. Suivez-les bien. *(Presque haletante:)* Quand je ne serai plus, dans une heure, dans moins peut-être, et si d'ici là il ne vous arrive rien — on ne sait jamais — jurez-moi de dire à Léon — et à ma mère — et à ma sœur, que je n'ai pas été coupable, malgré les apparences. Promettez-le, Edouard. Je tiens à mourir dans l'honneur. Adieu. Je n'entends plus l'ascenseur. Ce n'est pas lui. Je vous le disais bien. Ça ne peut pas être lui. Je me rappelle ce qu'il m'a dit un jour de Nouvel-An, en me souhaitant la bonne année : « Louise, si jamais j'apprenais que tu m'es infidèle, même par la pensée, — voyez-vous à quel point il m'adore — tu ne me reverrais jamais. » Et c'est un têtu, vous savez ? Il n'est pas homme à se dédire. *(Fièrement :)* Car il m'aime, Léon...

EDOUARD. — Et vous l'avez trompé ?

LOUISE. — Vous permettez. Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

EDOUARD. — Je m'informe.

LOUISE. — Avec quelle discrétion !

EDOUARD. — Je vous ai proposé de m'en aller !

LOUISE. — Ah non ! C'est trop facile. Restez, Edouard. Nous ne serons pas trop de deux pour recevoir les coups. D'ailleurs si vous me laissez — je vous le dis tout net — vous serez responsable d'un malheur définitif. Ceci dit, vous pouvez partir, si le cœur vous en dit. D'ailleurs je n'ai rien à cacher à personne. Ma vie est pure comme le cristal. Sachez-le. Et cette aventure n'a rien de déshonorant.

EDOUARD. — Quelle aventure ?

LOUISE. — Oh ! C'est très simple. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Vous connaissez Butin ?

EDOUARD. — Butin ?

LOUISE. — Butin, le mandataire.

EDOUARD. — Tripes et volailles ?

LOUISE. — Vous avez encore dîné ici avec lui l'autre soir.

EDOUARD. — Serait-ce ce gros monsieur chauve ?

LOUISE. — Là, je vous arrête, Edouard. Butin n'est ni gros, ni chauve. Ou alors, c'est que vraiment, l'on ne se voit jamais comme on est. Regardez-vous, mon cher. D'ailleurs la question n'est pas là. Butin m'a fait la cour pendant des années. Ceci, je pense, ne vous regarde guère. Le pauvre garçon qui pesait presque cent, avait perdu vingt-huit kilos en un an. Cela vous suffit, je suppose. Je lui avais dit un jour à la blague : « Quand vous serez à soixante-dix, Jules, nous verrons. » Et il y est arrivé, Edouard. Qu'auriez-vous fait à ma place ?... Pour le reste, quoi que vous en pensiez, Butin est intelligent et physiquement agréable. Non ?

EDOUARD. — Personnellement !...

LOUISE. — Je vous souhaite sa prestance. D'ailleurs la question n'est pas là. Quand vous aurez maigri de trente-huit kilos pour l'amour d'une femme, nous causerons utilement.

EDOUARD. — Dieu m'en garde !

LOUISE. — Ne faites donc pas le malin. Je connais vos histoires. D'ailleurs, la question n'est pas là. Au rythme où Jules dégringolait, je n'allais tout de même pas le laisser sécher sur pied pendant cinq ans. Ou alors, il n'y aurait plus eu personne, rendez-vous compte. C'est même pourquoi j'ai accepté de le voir, en camarade, comme ça, le mercredi, deux fois par mois. Avouez que ça n'est pas énorme !

EDOUARD. — Quand on est marié, pourtant !...

LOUISE. — Laissez-moi rire. Surtout avec vos airs de rien.

EDOUARD. — Permettez !

LOUISE. — Avec ça que vous vous gênez, Edouard !... De cela, votre femme n'est pas dupe.

EDOUARD. — Elle vous l'a dit ?

LOUISE. — La question n'est pas là. Si vous vous occupiez un peu plus de vous au lieu de lire le journal au lit, tout ça ne vous arriverait pas.

EDOUARD. — A moi ?

LOUISE. — Pauvre Edouard, va !... Donc, ce soir, puisqu'il faut tout vous dire, je sors des Galeries à six heures et j'aperçois Butin qui m'attendait auprès du kiosque. Nous nous embrassons, naturellement ; et aussitôt je dis à Jules : « Filons à la Rotonde. » Et au moment de traverser la rue à son bras, qui j'aperçois je vous le donne en mille ?

EDOUARD. — Léon ?

LOUISE. — Léon. Il était là, planté sur le trottoir et occupé à épier mon manège. Qu'est-ce que je fais ? Je pousse Jules du coude et lui dis : « Léon ! »

EDOUARD, *qui rectifie.* — Jules !

LOUISE. — Pas Jules. Je crie : « Léon ! N'allez donc pas me contredire à tout propos. Vous pensez bien que pour Jules, le nom de Léon est tout un programme. Il en a même disparu du coup dans la foule, en bousculant des gens sur son passage. Et puis, je me suis sauvée de mon côté, bêtement comme une coupable. Voilà toute l'histoire.

EDOUARD. — Et Léon vous a vue ?

LOUISE. — Léon m'a vue. Aucun doute là-dessus. Il n'a pas, lui, les yeux dans sa poche. Je me suis même retournée au coin de la rue Auber. Léon ne me quittait pas des yeux...

EDOUARD. — Et après ?

LOUISE. — Il faut donc tout vous dire. Mon Dieu, après, je suis allée choisir un chapeau avenue de l'Opéra, et je suis rentrée, vous avez vu dans quel état. Où est Léon ? Que lui est-il passé par la tête ? Personne ne peut le prévoir. Léon n'est pas homme à rentrer chez lui après une aventure pareille. Je le connais moi. Ou s'il y rentre, tout est possible. Il me l'a dit un jour de Noël, en me le souhaitant, car il me souhaite toutes les fêtes, lui, monsieur : « Si ça arrive, Louise, nous sommes morts. Morts sans phrase. Deux fois pan. » Voilà comment il est, lui, monsieur. Car Léon n'est pas, lui, une mauviette. Il tient à moi, lui ! (*Fièrement :*) Je ne suis pas n'importe qui, sachez-le, Edouard...

EDOUARD. — La question n'est pas là.

LOUISE. — Pardon, elle y est.

EDOUARD, *qui s'est levé avec dignité.* — Bonsoir, madame.

LOUISE, *catégorique.* — Edouard, si vous me laissez seule, vous ne me reverrez jamais. Vous m'entendez ? Si vous avez le courage de passer cette porte et de m'abandonner dans l'état misérable où je suis, à la minute où j'ai tant besoin d'un mot, d'un conseil, d'une présence, ma décision est prise. C'est vous qui tenez mon sort dans vos mains. Et maintenant, si vous en avez le cœur, vous pouvez partir.

EDOUARD, *qui se rassied.* — Mais enfin, madame, que voulez-vous que je fasse ?

LOUISE. — Servez-moi d'alibi. Dites, par exemple, que je suis avec vous depuis cinq heures.

EDOUARD. — Ah non !

LOUISE. — Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant !

EDOUARD. — Je ne veux pas d'histoires avec ma femme.

LOUISE. — Dites que vous m'avez rencontrée à l'Etoile.

EDOUARD, *perplexe.* — Si ça vous arrange, ut ce que je peux faire pour vous, c'est de raisonner. Je veux bien lui dire : « Consolei, Léon. Une fois n'est pas coutume. » Ou core. « Rappelle-toi Benoît. Ça s'est finaent arrangé. » Ou bien : « C'est embêtant, en sûr, mais il n'y a pas que ça dans la e. » Ou, au besoin : « A tout péché iséricorde. » Je peux à la rigueur lui pliquer que nous sommes tous logés à la ême enseigne, que les femmes, c'est un peu bouteille à l'encre, que tout ça c'est fâcheux, ns doute, mais que bien malin est qui se oit à l'abri. Ou alors que vous regrettez et e vous promettez de ne plus recommencer... *l lève les yeux sur Louise qui l'a écouté avec ne stupéfaction croissante*). Qu'est-ce que ous en dites ?

LOUISE. — Dans ce cas, tenez ! (*Elle lui met son chapeau et ses gants*). Si c'est là ut ce que vous êtes capable de trouver, ntrez chez vous, Edouard ! Je ne pensais as que vous iriez jusqu'à me dénoncer. Mais uisqu'il en est ainsi, je sais à qui je devrai on malheur... (*Bruit d'ascenseur*). C'est Léon. 'ascenseur s'est arrêté. C'est lui. (*Elle se enche sur Edouard*). Je vous en préviens, douard. Vous êtes libre de dire ce que vous oudrez et de me trahir au besoin, mais si ette histoire ne s'arrange pas, je saurai à ui m'en prendre. Pour l'instant, je n'en dis as davantage. C'est vous qui l'aurez voulu.

EDOUARD. — C'est bien. Je reste.

LOUISE. — Merci, Edouard. Je n'en attendais as moins de vous. Pendant que j'y pense, un ernier conseil : quand Léon va entrer ; ou ien il va tout casser froidement, sans dire n mot. Et dans ce cas-là, nous sommes faits ous les deux — car j'oubliais de vous dire u'il n'a en vous qu'une confiance très elative — il m'a dit souvent : « Je me méfie u bonhomme »... Ou alors, il va se promener e long en large, en poussant des cris de auve et en proférant des menaces. S'il crie, 'est bon signe. Dans ce cas-là, il ne casse ien. S'il aligne des chiffres, gare. C'est signe ue la folie le gagne. Enfin, n'y pensez pas. ous verrez bien. Moi, je file à côté. J'entends porte. C'est lui. S'il a la main à sa poche, enez-lui le bras, comme ça. Vous n'êtes pas rmé ?

EDOUARD. — Non.

LOUISE. — Vous vous débrouillerez. N'y ensez pas... Je peux compter sur vous ? erci. Espérons que tout va s'arranger. En as de malheur, comptez sur moi. Je verrai otre femme. Adieu... Et surtout, pas un mot ue « Bonsoir, Léon. Oui, Léon. Non, Léon ».

*Louise s'est sauvée. Edouard est allé s'adosser à la cheminée, face à la porte d'entrée, dans une attitude héroïque. Léon est entré, le chapeau sur les yeux, la main dans la poche. Son visage est énigmatique. Un temps. Edouard est allé auprès de lui et lui a pris le bras.*

EDOUARD. — Bonsoir, Léon.

LÉON, *funèbre.* — Bonsoir, Edouard. (*Léon se promène de long en large, accompagné d'Edouard, prudent.*) Louise est là ?

EDOUARD. — Oui, Léon.

LÉON. — Depuis longtemps ?

EDOUARD, *qui applique la consigne.* — Non, Léon.

*Un temps.*

LÉON. — Elle ne t'a rien dit ?

EDOUARD. — Si, Léon.

LÉON. — Tu es au courant ?

EDOUARD. — Non, Léon.

LÉON. — Je me demande, moi, ce que je dois faire. Je suis là qui marche comme un fauve en cage.

EDOUARD. — Marche, Léon.

LÉON. — J'ai une envie de crier tellement je suis oppressé.

EDOUARD. — Crie, Léon.

LÉON. — Depuis une heure, je ne parle pas. Je me sens devenir fou.

EDOUARD. — Parle, Léon.

LÉON, *qui se jette dans les bras d'Edouard.* — Ah ! Mon pauvre ami ! Mon pauvre vieux ! Mon vieil Edouard ! Si tu savais ce qui m'arrive ! Tu as connu ce foyer. Tu y es venu souvent. On t'y a reçu à bras ouverts. Tu as même abusé et tu as bien fait, car à présent, fini, Edouard.

EDOUARD. — Mon pauvre Léon !

LÉON. — Tu sais combien j'adore Louise, Tu as été témoin... Je l'ai demandée à seize, ans, il y a treize ans. J'ai quarante ans, elle a vingt-neuf ans. Ça fait onze ans de différence. A dix ans...

EDOUARD. — Ne t'embrouille pas avec tous ces chiffres ! Tu vas te fatiguer, Léon.

LÉON. — Ah ! ne fais jamais de bêtises, Edouard. Ça se paie cher.

EDOUARD. — Je sais.

LÉON. — Je l'avais connue, elle avait huit ans. J'en avais neuf. Sa sœur treize et son frère dix-huit. Nous habitions porte à porte. Ça a duré cinq ans.

EDOUARD. — Léon, assez de chiffres.

LÉON. — Ses parents avaient déménagé. J'avais vingt ans, elle dix-huit.

EDOUARD. — Mais non, puisqu'il y a onze ans et que tu en avais quinze.

LÉON. — Et voilà !... Ce que j'ai pu hésiter, avant de rentrer ici, entre la Seine, le métro, n'importe quoi.

EDOUARD. — Tu es là, c'est l'essentiel.

LÉON. — Si encore, j'étais coupable, je me dirais : « Tu paies. Tu l'as mérité. » Mais je ne suis pas coupable.

EDOUARD. — Je sais, Léon.

LÉON. — Comment, tu sais ?

EDOUARD. — Rien, Léon.

LÉON. — Tu connais Madeleine ?

EDOUARD. — Qui est-ce, Madeleine ?

LÉON. — Ma caissière. Je l'ai engagée à quinze ans. Elle a dix-huit ans. Elle est fraîche et naïve. Elles sont sept sœurs chez elle entre cinq et quatorze ans. Elle ne sort jamais.

EDOUARD. — Et alors, Léon ?

LÉON. — Mon Dieu, le mercredi, deux fois par mois, pour la distraire, je l'emmène au café. On cause. Ça dure une heure. Elle s'en va. Elle est contente. Moi aussi. Ça ne tire pas à conséquence. C'est de la fleurette.

EDOUARD. — Et alors, Léon ?

LÉON. — Ce soir, à six heures, chaussée d'Antin, au coin des Galeries, nous attendions pour traverser. Madeleine me tenait le bras. Elle est haute comme trois pommes. Tout à coup, qui vois-je sur le trottoir en face, je te le donne en mille !

EDOUARD. — Louise.

LÉON. — Louise. Aussitôt, je crie : « Madeleine ! »

EDOUARD, *qui rectifie.* — Louise.

LÉON. — Madeleine, Louise. Je ne sais plus. Bref, la pauvre enfant se trotte, affolée et se perd dans la foule, sous le regard de Louise qui ne nous quittait pas des yeux.

EDOUARD. — Et tu es sûr que Louise t'a vu ?

LÉON. — Louise m'a vu. Et là-dessus, je suis rentré à pied, ma vie brisée. C'est tout.

EDOUARD, *catégorique.* — Rassure-toi, Léon. Tout va très bien.

LÉON. — Tout va très bien ?

EDOUARD. — Très bien.

LÉON. — C'est-à-dire ?

EDOUARD. — Elle a cru que tu étais seul.

LÉON. — Elle te l'a dit ?

EDOUARD. — Elle me l'a dit.

LÉON. — C'est une veine.

EDOUARD. — C'est admirable.

LÉON. — Quel poids tu m'ôtes, merci, Edouard, Je t'embrasse, tu permets ?

EDOUARD. — Mais comment donc !...

LÉON, *qui se ravise.* — Et pourquoi ne m'a-t-elle pas rejoint, puisqu'elle me croyait seul ? Ça n'a pas de sens.

EDOUARD. — Ça n'a pas de sens.

LÉON. — Je l'ai vue qui se trottait, au contraire.

EDOUARD. — Une idée comme ça.

LÉON. — Tu avais rendez-vous ici avec elle ?

EDOUARD. — Moi ! Jamais ! Penses-tu !

LÉON. — Alors ?

EDOUARD, *de bonne foi.* — C'est très simple ! C'est elle qui n'était pas seule. Elle t'a cru seul. Tu l'as crue seule. Et vous n'étiez seuls ni toi ni elle. Ne va pas chercher ailleurs. (*Gaiement :*) Tout s'arrange.

LÉON, *grave.* — Tout s'arrange ? Louise n'était pas seule ? C'est bien ce que tu viens de dire ? Tu es prêt à le répéter ?

EDOUARD. — Pourquoi ? Ça t'ennuie ?

LÉON. — Tu me demandes si ça m'ennuie ? Ça t'amuse, toi ?

EDOUARD. — Allons bon. On repart !

LÉON. — Louise n'était pas seule. C'est très bien. Eh bien ! Edouard, je te promets de l'amusement, avant moins de cinq minutes.

EDOUARD. — Tu permets, Léon ? Je voudrais partir.

LÉON. — Ah non ! C'est trop facile.

EDOUARD. — Comment, c'est trop facile ?

LÉON. — Quand il s'agit de s'empiffrer à table, ou de galéjer au cours d'une beuverie, tu n'es pas si pressé !

EDOUARD. — D'une beuverie !

LÉON. — Si la situation est aujourd'hui moins frivole, c'est tant pis pour toi. Ça n'est tout de même pas ma faute.

EDOUARD. — Ni la mienne.

LÉON. — Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que tu vas assister avant cinq minutes à un fameux spectacle, et que tu me feras le plaisir de répéter devant Louise ce que tu m'as appris. D'ailleurs — rassure-toi — elle devine ce qui l'attend. Je l'en ai assez avertie. C'est une saloperie.

EDOUARD. — Allons, Léon. Ne sois pas grossier !

LÉON, *qui élève la voix.* — Je dis que Louise est une saloperie.

EDOUARD. — Là, tu exagères !

LÉON. — Défends-la. Y aurais-tu intérêt, par hasard ?

EDOUARD. — Moi ?

LÉON. — Ne joue donc pas les saints. On te connaît, faux jeton. (*Dans un sursaut de colère :*) Et moi, je ne me connais plus. Je ne connais plus personne. Je ne connais que ma vengeance... (*Il jongle avec des objets.*) Et l'on va voir ce que l'on va voir. J'étais bien seul, chaussée d'Antin ?

EDOUARD. — Oui.

LÉON. — Et Louise n'était pas seule, n'est-ce pas ?

EDOUARD. — Je ne sais pas. Je voudrais partir.

LÉON. — Pas avant le dénouement. Il est proche, rassure-toi. Avant cinq minutes, nous allons tous sauter. Sauter comme lapins, Edouard. Je te promets avant deux jours notre photo dans les journaux. Le scandale, je m'en f... La prison, je m'en f... Ma mort, la sienne, celle de tout le monde, je m'en f...

EDOUARD, *timidement.* — Et la mienne ?

LÉON. — Je m'en f... Auparavant, tu répéteras seulement ce que tu viens de me dire.

EDOUARD. — Jamais.

LÉON. — Dans l'état où je suis, je saurai bien t'y forcer. Ce n'est pas un blanc-bec qui m'en impose.

EDOUARD. — Tu es là qui t'emballes. Raisonne un peu, Léon.

LÉON. — Je ne raisonne plus. J'exécute. Pan... (*Edouard sursaute.*) Pan pan. (*Nouveaux sursauts.*) Tu n'as rien fait, peut-être. C'est un détail. Ce que je sais, c'est que tu te trouves mêlé au drame. Reste assis. Je reviens.

*Léon disparaît.*

DOUARD, *qui s'est levé.* — J'aurais déci- ent mieux fait de rester chez moi ce soir.

*Il a pris son chapeau, ses gants, et, sur la pointe des pieds, s'apprête à filer. Au moment où il allait sortir, Louise a entr'ouvert la porte.*

OUISE. — Alors, Edouard ? Vous filiez à glaise ? Sans autre explication ? Que vous t Léon ?

DOUARD. — Rien.

OUISE. — J'ai entendu de ma chambre le t de sa voix. Parlez.

DOUARD. — A quoi bon ?

OUISE. — Comment : « à quoi bon » ? Je pas le droit de savoir peut-être ? Vous laissez là dans l'ignorance de mon destin ous prenez la porte, dans le moment le tragique ? Edouard, je vous écoute. Et

DOUARD. — Moi, je voudrais mourir.

OUISE. — Ça viendra, consolez-vous. En ndant parlez, Edouard. Que va faire n ?

DOUARD. — On va tous sauter, paraît-il.

OUISE. — Ceci est un détail. Je veux des cisions ! Il m'a vue ?

DOUARD. — Oui.

OUISE, *dans un souffle.* — Il a vu Butin ?

DOUARD. — Non. Il a cru que vous étiez le.

OUISE, *heureuse.* — C'est vrai, ça ?

DOUARD. — Je le jure.

OUISE. — Mais alors, nous sommes sauvés !

DOUARD. — Non.

OUISE. — Et pourquoi ?

DOUARD. — A quoi bon ?

OUISE. — Edouard, de grâce ne répondez n'importe quoi.

DOUARD. — C'est lui qui n'était pas seul.

OUISE. — Plaît-il ? J'ai mal entendu ; Léon ait pas seul ? Il était avec une femme ?... st lui qui me trompe ? Et nous allons tous ter par-dessus le marché ? Il est fou... s aussi ?

DOUARD. — Mais moi, madame, je n'ai pas gé de mon bureau, rue Réaumur.

OUISE. — La question n'est pas là. Etais-je le ?

DOUARD. — Oui.

OUISE. — Léon était-il seul ?

DOUARD. — Non. Par conséquent tout range !

OUISE. — Ah ! vous trouvez, vous ? Ah ! s en avez de bonnes, vous ! Ah ! vous êtes rigolo, vous alors ! Ah ! de vous à moi, s ne manquez pas de culot ! Que Léon fiche en plein cœur de Paris au bras ne fille et vous dites : « Tout s'arrange !.. » s avez de la morale une fichue idée ! Ah ! s êtes un drôle, vous ! (*A elle-même :*) Le hon !

EDOUARD. — Il ne faut pas dire « le cochon », ça n'avance à rien, madame.

LOUISE. — Défendez-le !

EDOUARD. — Mais moi, madame, je ne défends personne !

LOUISE. — Bien sûr, vous vous moquez bien de tout cela. Monsieur est au-dessus de toutes ces petites histoires ! Monsieur plane ! Monsieur voit tout cela de haut.

EDOUARD. — Pas de si haut que cela !

LOUISE, *grave, les dents serrées.* — Eh bien ! Edouard, je vous promets avant cinq minutes une scène mémorable. Vous savez ce que ça veut dire « mémorable » ? Ça veut dire on se souvient. (*Un léger temps.*) Si l'on en réchappe. (*Un léger temps.*) Ce qui n'est pas sûr, (*Vivement :*) Vous y êtes ?

EDOUARD. — Mal.

LOUISE. — Que, moi, j'aie perdu la tête, après tout, je suis une femme ! Je suis faible ! Je n'ai pas cette volonté et cet équilibre mâle dont vous vous targuez, vous autres.

EDOUARD. — Pour le moment, madame, je ne me targue de rien du tout.

LOUISE. — Mais que Léon ait fait ça, à quarante ans, après les cours de morale dont ce saligaud m'abreuve, alors là, je dis : « Le cochon » !

*Léon est apparu. L'œil est farouche. Il a la main à la poche. Il avance à pas comptés vers sa femme. Edouard s'écarte prudemment.*

LÉON. — Approche.

LOUISE, *qui a pris son sac et le fouille.* — Comment, monsieur ?

LÉON. — Viens ici !

LOUISE. — C'est à moi que vous osez parler sur ce ton ?

LÉON, *furieux.* — Louise, tais-toi.

LOUISE, *même jeu.* — Léon, pas un mot.

EDOUARD, *qui s'est avancé vers Léon.* — Allons, allons. Ne nous énervons pas.

*D'une bourrade, Léon l'envoie sur le divan.*

LÉON. — Pour toi, voilà ! (*A sa femme :*) A nous deux.

LOUISE. — Je n'ai pas peur. Bien au contraire.

LÉON, *qui avance vers Louise, qui a les mains derrière le dos.* — Qu'est-ce que tu tiens à la main, garce ?

LOUISE. — Garce ?

EDOUARD, *qui s'est avancé vers Louise.* — Allons, allons.

LOUISE, *qui le renvoie sur le canapé d'un geste brusque.* — Vous, la paix. On ne vous demande rien.

LÉON, *qui a pris le bras de sa femme.* — Où étais-tu à six heures ? Réponds. Où et avec qui ?

EDOUARD. — Parlez donc assis, posément.

LÉON, *qui l'écarte brutalement.* — Toi, la paix.

LOUISE. — Et vous, monsieur ? Où étiez-vous ? Et avec qui ?

EDOUARD, *qui essaie d'intervenir.* — Vous êtes là qui embrouillez tout. Parlons posément.

LOUISE, *qui le repousse avec violence.* — Crotte, Edouard. (*A Léon :*) Avec qui ?

LÉON. — Comment ? Avec qui ? Tu m'as vu avec quelqu'un ?

LOUISE. — Pas moi, mais c'est pareil.

LÉON. — Qui m'a vu ?

LOUISE. — Edouard.

*Sursaut d'Edouard.*

LÉON, *à Edouard.* — Tu m'as vu, toi, accompagné ?

LOUISE. — La vérité. Edouard ?

EDOUARD. — J'aurai tout embrouillé. Je ne sais plus.

LOUISE. — Permettez. Léon était-il seul ? Toute la question est là.

EDOUARD. — Bien sûr qu'il était seul !

LÉON, *à sa femme.* — Mais toi, tu ne l'étais pas ?

LOUISE. — Moi ? Je n'étais pas seule ? Tu m'as vue avec quelqu'un ?

LÉON. — Pas moi mais c'est pareil.

LOUISE. — Qui m'a vue ?

LÉON. — Edouard.

*Nouveau sursaut d'Edouard.*

LOUISE. — Vous m'avez vue, Edouard ?

EDOUARD, *de bonne foi.* — J'étais à mon bureau, rue Réaumur. Je n'en ai bougé que pour venir ici.

LOUISE. — Vous étiez rue Réaumur et vous avez pu voir ce qui se passait à la chaussée d'Antin ?

EDOUARD. — Mais je n'ai rien vu ! Je ne sais rien. Je ne sais même pas ce que je fais ici !

LÉON. — Mais alors, qu'est-ce que c'est que ces ragots ?

LOUISE. — Répondez, Edouard.

LÉON. — Tu as donc le diable au corps, salopard ?

LOUISE. — C'est par dépit que vous avez inventé ces sornettes ?

LÉON. — Pour te venger que Louise n'ait pas cédé à tes avances ?

LOUISE. — Elle vous regarde, notre vie ?

LÉON. — Tu ne ferais pas mieux de surveiller la tienne ?

LOUISE. — Bien tapé, Léon !

LÉON. — Quand je t'ai prêté mille francs pour aller passer huit jours à Barbizon alors que ta femme était en vacances à Dax, tu n'étais pas si fier !

LOUISE. — Et ça fait la morale aux autres ! Mazette !

LÉON. — Quand il s'agit de goberger à crochets, les amis répondent « présen Pour ça ils rappliquent !

LOUISE. — Il a peut-être mangé ici vi fois dans une année !

LÉON. — Et au total, ça vous bave dess

LOUISE. — Ça roule dans une voiture n'est même pas payée !

LÉON. — Ça vit sur le commun et ça pas un rond !...

LOUISE. — Et ça démolit les ménages !...

*Edouard qui s'était levé et s'apprêtai partir s'est soudain raidi dans attitude menaçante. On le devine à b de patience.*

EDOUARD, *décidé à tout.* — Puisqu'il en ainsi, c'est très bien. (*Tour à tour, il dévis les deux époux*). Expliquons-nous. Je ne m irai qu'après. Et nous allons bien voir. (*Lou lui pince le coude. Edouard hors de lu* J'exige la vérité, rien que la vérité, toute vérité ! (*Léon le pousse du pied. Edoua terrible :*) Ah mais ! (*Nouvel appel Louise.*) Ah mais ! (*Nouvel appel de Léo* Il va être neuf heures. Je n'ai pas mangé. été frappé, eng..., méprisé. On me bouscule on me chasse !

LÉON. — A qui la faute ?

LOUISE. — Vous êtes chez vous ici ?

LÉON. — Qui t'a prié de venir au souvent ?

LOUISE. — Et de vous asseoir à table s même y être invité ?

LÉON. — On s'occupe, nous autres, de que tu fais entre six et sept après la so du bureau ?

LOUISE. — Vous le savez seulement, ce fait votre femme ?

LÉON. — Prends plutôt ton chapeau et co donc après.

LOUISE. — Voici vos gants, Edouard.

LÉON. — La porte est derrière toi, cocu

LOUISE, *qui lui tend son bouquet et ou la porte.* — On vous y accompagne ! All monsieur.

EDOUARD, *dans la porte.* — Je la dirai, vérité ! On la saura, la vérité !

LÉON. — Quand tu voudras, Edouard.

LOUISE. — Elle ne fait peur à person monsieur, la vérité ! Et bonjour à Thérèse.

*Edouard sort dans l'ahurissement le p complet.*

LÉON. — Comme si notre bonheur était à merci d'un pareil pique-assiette !

LOUISE, *qui se jette dans ses bras.* — M chéri !

LÉON, *même geste.* — Mon amour !

RIDEAU

aranta Barlolus Léandro

Léandro Amaranta

BARTOLUS. — *Il est très sympathique!... Vous avez raison.* (ACTE II.)

AMARANTA. — *Il me plaît de vous taquiner mais je vous crois sincère.*
LÉANDRO. — *Eperdument...* (ACTE III.)

BARTOLUS, *à Lopez.* — *Et vous croyez que je suis homme à me laisser tordre le cou?...* (ACTES III.)

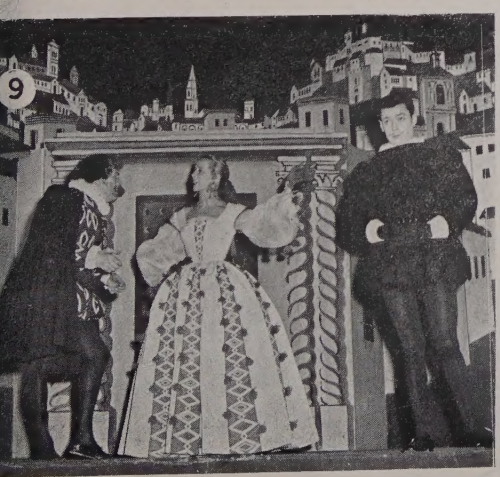
AMARANTA, *à Bartolus.* — *... lui s'est endormi comme une bûche.* (ACTE III.)

LOPEZ, *à Bartolus.* — *L'Inquisition en sera informée,* (ACTE III.)

*(Photographies Lipnitzki)*

Bartolus Lopez Diégo

Bartolus Amaranta Léandro



Lopez Bartolus Diégo

# "LE CURÉ ESPAGNOL"

## DEVANT LA CRITIQUE

DANS sa *Lettre sur la critique du « Barbier de Séville »*, Beaumarchais signale qu'un amateur lui a reproché, du ton le plus sérieux, que sa pièce ressemblât à *On ne s'avise jamais de tout*. Ce qui était faux. Mais il se garde bien d'indiquer qu'elle ressemblait au *Curé Espagnol*. Ce qui est vrai.

Dans cette même *Lettre*, Beaumarchais résume ainsi sa pièce : « Figaro, le barbier, s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse. »

*Le Curé espagnol* peut se résumer par une phrase analogue : « Le curé Lopez s'est bien moqué de Bartolus, l'avocat, en aidant un rival à lui souffler sa femme. »

Les auteurs de ce *Curé espagnol* qui a inspiré Beaumarchais, les poètes élizabéthains John Fletcher et Philip Massinger, avaient eux-mêmes emprunté le sujet de leur pièce, qu'ils firent jouer à Londres en 1622, à un livre de Léonard Digges. qui l'avait, de son côté, tiré d'un roman castillan intitulé *Gérardo, l'infortuné Espagnol*.

Si plagiaire qu'il fût, Beaumarchais a pourtant écrit de sa propre main, qui était habile et leste, les quatre actes du *Barbier*.

On n'en saurait dire autant de Fletcher et Massinger pour *Le Curé espagnol*. Bien avant feu Gustave Quinson, et bien avant les firmes cinématographiques d'Hollywood, Fletcher, associé au poète Francis Beaumont, avait monté, à Londres, une sorte « d'atelier dramatique » où une soixantaine d'élèves (on dirait aujourd'hui des « nègres ») travaillaient à longueur de journée à élaborer des plans de pièces et à composer des dialogues. D'autres auteurs dramatiques — ce fut le cas pour Philip Massinger — vinrent souvent s'adjoindre à cette nombreuse équipe qui eut même l'honneur, pour *Henri VIII* et pour *Two noble Kinsmen*, de travailler avec Shakespeare.

Ce qui fait qu'en somme *Le Curé Espagnol* est dû à une petite « société d'auteurs dramatiques » ; le *Barbier*, qui devait sortir du *Curé* cent cinquante-trois ans plus tard, est dû au fondateur de la Société des Auteurs dramatiques, Beaumarchais ; et l'adaptation que la Comédie-Française a donnée hier soir, de ce *Curé espagnol* est dûe au président actuel de cette même société des auteurs, M. Roger Ferdinand qui, pendant ce travail, a dû se sentir en famille.

PAUL GORDEAUX
dans *France-Soir*.

TROIS groupes équilibrent la comédie et lui donnent sa sa diversité et son mouvement : les quatre jeunes gens (elle démarre sur leur bavardage fougueux, et dès lors nous sommes conquis) ; le duo burlesque du curé et de son sacristain ; le couple disparate de l'affreux Bartolus et de la ravissante Amaranta. Ces groupes se composent et se décomposent, le charmant se mêle au grotesque dans une sorte de ballet plein de drôlerie et de séduction. Jean Meyer a réussi là une de ses plus brillantes mises en scène. Tout s'enchaîne. Tout fait balle. Son prestissimo léger ne laisse pas de répit.

Il tient lui-même le rôle du curé Lopez et sa composition est des plus cocasses. Il n'en a jamais fait de meilleure.

A côté de lui, Jacques Charon ne nous permet pas un instant d'échapper à ses spirituelles bouffonneries. Le moindre mot prend dans sa bouche un son irrésistiblement comique. Et quand il n'a rien à dire, il dit quand même quelque chose : c'est un plissement du nez, le brusque battement d'une paupière, un frémissement des lèvres. Mais rien qui ne soit significatif, rien qui ne décrive le personnage et n'amuse en même temps par son inattendu. Je regrette qu'il affaiblisse, en la répétant, le comique de sa chute quand il glisse de la civière où on l'a mis. Une fois c'est parfait. Deux fois c'est encore bien. Trois et quatre fo c'est trop ; nous ne rions plu Il y a là une complaisance r grettable de la mise en scène.

Que Roland Alexandre e séduisant en Leandro ! E comme sa manière de flairer l porte derrière laquelle Bartol a enfermé Amaranta no éclaire, dès son entrée dan leur maison, sur le feu de se vingt ans !

De Bartolus, Henri Rolla donne une image poussée dan le grotesque qui accuse l caractère extravagant et ma niaque du barbon.

Quant aux jeunes compa gnons de Leandro : Arseni Jamie, Milanès, ils ont bien d la chance d'avoir trouvé e Jean Piat, Jean-Louis Jemma Gilbert Guiraud des interprète dont la finesse dépasse leur besoins.

Au milieu de tout cela, René Faure apparaît, dans une mer veilleuse robe blanche à brode ries et pompons rouges, comm la grâce faite femme. Quell savante et rayonnante coquet terie a cette Amaranta ! E que d'esprit !

Les décors de Suzanne Lalique que domine une Tolède d'ima gerie joyeuse et pimpante, son enchanteurs. Les costumes ra vissants ou pittoresques. Et l musique d'Henri Martelli sou ligne fort spirituellement le jeux de scène.

Bien sûr, le prétexte à tan de recherches (je parle de tou ce qui concourt à présenter l pièce) peut paraître un peu mince. Elles deviennent fas tueuses de se trouver confron tées à une comédie qui n'est somme toute, qu'une farce dont l'intérêt, sans ce qui la pare et l'enrichit, serait surtout dans le témoignage d'une époque théâtrale où d'autres époques ont puisé. Bien sûr, la châsse est presque trop belle pour ce *Curé espagnol*. Mais nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre et à bouder notre plaisir sous le prétexte que (même si l'esprit trouve dans ses lazzis une pâture) l'œil y a presque trop de part.

MARCELLE CAPRON,
dans *Combat*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954